





By Isaac Bellett.

LETTRES
SUR LE POUVOIR
DE L'IMAGINATION
DES FEMMES
ENCEINTES.

Où l'on combat le préjugé qui attribue à l'Imagination des Meres le pouvoir d'imprimer sur le Corps des Enfans renfermés dans leur sein la figure des objets qui les ont frappées.



A PARIS,
Chez LES FRERES GUERIN, rue S. Jacques, à S. Thomas d'Aquin, vis-à-vis les Mathurins.

M. DCC. XLV.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



AVERTISSEMENT

DU LIBRAIRE.

ON attribue à l'Imagination des Femmes enceintes le pouvoir d'imprimer ſur le corps des Enfans renfermés dans leur ſein la figure des objets qui les ont frappées. Ce préjugé eſt très-général & très-préjudiciable au repos & à la ſanté des Femmes enceintes.

Quelques Savans ont déja travaillé à le détruire. Nous avons une Diſſertation du Docteur Blondel traduite de l'Anglois en notre Langue. Il ne me convient pas de décider du

mérite des raiſons qui y ſont rapportées contre le pouvoir de l'imagination : mais j'oſe dire que cette Diſſertation n'eſt pas propre à inſtruire, & à convaincre les Dames. On n'y trouve pas cette méthode & cette ſimplicité néceſſaires pour conduire pas à pas aux connoiſſances phyſiques les perſonnes qu'on doit ſuppoſer peu inſtruites des principes de cette Science. D'ailleurs M. Blondel nie preſque tous les faits qui ſemblent autoriſer le préjugé. Tous ces faits peuvent ne dépendre pas du pouvoir de l'imagination ; mais la plupart ſont des faits certains, & ils fortifieront toujours le préjugé, juſques à ce qu'on

en ait fait connoître la véritable cause. Les Mémoires de l'Académie Royale des Sciences renferment plusieurs Dissertations sur le même sujet : elles sont incomparablement plus méthodiques que celle du Docteur Anglois. Ces Dissertations sont dignes sans doute de leurs savans Auteurs, & du Corps illustre qui les a publiées ; mais comme on y suppose toujours certains principes connus des Physiciens, elles paroissent peu faites pour ceux qui ignorent ces principes. Les Dames me pardonneront si je les range dans cette classe ; les Ouvrages Philosophiques destinés à leur instruction doivent être traités dif-

féremment d'une Differtation : telle eſt la queſtion que l'on examine ici.

Un Ouvrage ſur cette matiere qui leur fût propre, étoit d'autant plus difficile à exécuter, qu'il falloit y réunir les connoiſſances phyſiques & anatomiques ; établir les principes avec ſimplicité ; lier entre elles les conſéquences avec une exactitude ſcrupuleuſe, & attacher l'eſprit à des objets abſtraits, en les lui rendant intelligibles par la maniere de les traiter. On ſe flate que ces Lettres qui réuniſſent tous ces avantages produiront un heureux effet. Elles ont déja détruit dans l'eſprit de pluſieurs Dames le préjugé qui les avoit allarmées.

L'Auteur promet de donner au Public un autre Ouvrage beaucoup plus considérable par son étendue, où il a réuni tout ce qui concerne l'Histoire, la Théorie, & la Pratique des Bains & des Etuves.



TABLE DES LETTRES

contenues dans cet Ouvrage.

Fin de la Table.



LETTRES
SUR LE POUVOIR
DE L'IMAGINATION
DES FEMMES
ENCEINTES.

PREMIERE LETTRE.

Le pouvoir de l'imagination des Femmes enceintes eſt un préjugé nuiſible à la Mere & à l'Enfant. Expoſition générale des raiſons qui ſerviront à le prouver.



L eſt vrai, Madame, que tous les préjugés ne doivent pas être mis au même rang ; & dans la converſation

dont on vous a parlé, je n'ai eu garde de confondre celui qui attribue à l'imagination des Meres le pouvoir d'imprimer sur les corps de leurs Enfans, la figure des objets qui les ont frappées, avec cent autres préjugés dont le ridicule saisit au premier coup d'œil. Que les Orientaux, persuadés qu'on peut par un regard malin, jetter des maléfices sur les enfans & sur les femmes en couche, croyent les en préserver en étalant sur le front des enfans des pieces de monnoie ou des morceaux de verre coloré; & en mettant une gousse d'ail parmi les pierreries dont ils ornent la tête des accouchées: l'ombre du sens commun suffit pour nous faire connoître combien cette opinion est dépourvue de raison. Il n'en est pas de même de ce prétendu

pouvoir de l'imagination. La crédulité paroît en quelque ſorte fondée ſur l'expérience ; & pour ſe garantir de l'erreur ſur cette matiere, il faudroit avoir des connoiſſances que tout le monde n'eſt pas à portée d'acquérir. Mais malgré le grand nombre de ceux qui paroiſſent avoir adopté ce ſentiment, il n'en doit pas moins être regardé comme un préjugé d'autant plus nuiſible que les femmes en ſont intimidées pendant leur groſſeſſe. Inquietes & allarmées au moindre événement, elles perdent la gaîté, le repos & le ſommeil. Leur ſang en eſt altéré ; la crainte d'un mal imaginaire leur fait ſouffrir des maux réels, & devient préjudiciable à l'état de l'enfant. Le bien de la ſociété & l'intérêt des femmes exigeroit ſans doute que cette erreur fût généra-

lement reconnue ; & je consentirois volontiers, Madame, à vous écrire tout ce que je pense là-dessus, si une pareille matiere pouvoit être le sujet d'un commerce de Lettres avec une Dame. Mais puisque vous souhaitez d'être informée d'un sentiment qui vous paroît singulier, & des raisons qui peuvent l'autoriser, j'aurai l'honneur de vous rendre compte en peu de mots de cette conversation qui a donné occasion à votre Lettre.

J'ai soutenu que l'imagination des meres ne peut imprimer sur le corps des enfans renfermés dans leur sein aucune figure des objets qui les ont frappées, parce que la mere ne sauroit communiquer à son enfant ses idées, ses craintes & ses terreurs; & quand même cette communication seroit possible, quand même

l'enfant feroit fenfible à toutes les paffions qui agitent la mere, il n'en pourroit réfulter en lui d'autres effets, que ceux que la mere éprouve à l'occafion de ces mêmes paffions. Et comme il n'arrive jamais que par une fuite des craintes, des défirs, & des autres paffions de la mere, il fe trace fur fa peau une figure reffemblante aux objets qui ont excité fes paffions, il feroit également impoffible que les figures reffemblantes à ces objets, fuffent imprimées fur le corps de l'enfant. Toutes ces marques extérieures, qu'on attribue mal-à-propos à la force de l'imagination, font les fuites du méchanifme qui féconde l'œuf dans lequel l'enfant eft renfermé. Les loix de ce méchanifme, communes aux animaux & aux plantes, produifent dans les uns, &

dans les autres, les mêmes effets. Si l'on voit des verrues, & des taches ſur le corps des enfans, ſi quelques-uns viennent au monde avec les mains en patte d'oie, ſi deux corps d'enfans ſe réuniſſent en tout, ou en partie, ſi l'un naît avec des parties ſuperflues; ſi un autre eſt privé d'une main, d'un bras, & même de la tête; les arbres ont auſſi leurs taches, & leurs verrues; leurs branches ſe réuniſſent, s'enveloppent ſous une même écorce, & ne forment plus qu'une même tige; quelques autres branches s'effacent, & diſparoiſſent: toutes ces variétés ne ſauroient être attribuées dans les arbres au pouvoir de l'imagination. Le ſyſteme de la nature eſt le même dans ſes productions; tout eſt fécondé, tout ſe nourrit, & s'accroît d'une maniere

uniforme. Il n'y a aucune différence entre les animaux & les plantes, lorſque tout eſt dans l'ordre naturel ; les faits accidentels doivent donc être ſoumis à une loi commune. Une tache, une verrue qui paroît ſur le corps d'un enfant, & ces mêmes difformités obſervées dans les arbres, doivent dépendre d'un même principe ; & l'un ne ſauroit être attribué à la force de l'imagination, dès que ſon action ne peut être la cauſe de l'autre.

Je me bornerai, Madame, à ces généralités ; un plus grand détail m'engageroit dans des raiſonnemens qui ſeroient au moins trop ſérieux. Il exigeroit même quelques connoiſſances anatomiques : il eſt vrai qu'elles ſe réduiſent à un petit nombre de faits ; il ſuffiroit de ſavoir que les arteres & les veines ſont

des canaux par lesquels se fait la circulation du sang. Que les arteres le reçoivent du cœur, & le distribuent à toutes les parties du corps, & que les veines le reçoivent de ces mêmes parties, & le rapportent au cœur. Que les nerfs sont des cordons qui sortent du cerveau, & se répandent dans toutes les parties du corps en maniere de filets & de filamens, & par une espece de ramification. Que ces filets nerveux sont remplis d'une liqueur séparée du sang dans le cerveau, liqueur si fluide, si spiritueuse, qu'on a cru devoir lui donner le nom d'esprits animaux : enfin, que ces nerfs sont les principaux instrumens des sensations. Ces noms d'arteres, de veines, & de nerfs, sont trop communs pour que vous les ignoriez ; & il ne faut qu'une application mé-

diocre pour en connoître l'uſage, autant qu'il eſt néceſſaire dans l'examen que vous vous propoſez; mais encore une fois, Madame, je ne ſaurois me réſoudre à faire de ce ſujet celui de notre correſpondance. Je ſuis, &c.





II. LETTRE.

Pour juger du pouvoir de l'imagination des Femmes enceintes, il faut connoître par quel méchaniſme les objets extérieurs affectent les Organes de nos ſens. Expoſition de ce méchaniſme.

PERMETTEZ-MOI, Madame, de me plaindre de l'injuſtice de vos ſoupçons. Je ſuis bien éloigné de penſer qu'une Dame ne ſoit pas capable d'entendre des raiſonnemens philoſophiques; & les occupations les plus ordinaires des Dames ne me donnent point une idée deſavantageuſe de leur eſprit. Je ſai que ſi elles ſe pretent quelquefois à des amuſemens qui paroiſſent frivoles,

c'eſt notre faute : elles emploient contre l'ennui les ſeules reſſources que notre vanité, ou du moins notre prévention leur ait laiſſées. Voilà l'effet du préjugé qui leur interdit l'étude des Sciences. Quelle erreur de croire qu'elles n'y ſont pas propres ! Les Dames ont une délicateſſe d'eſprit ſupérieure à celle des hommes, une imagination vive, capable de ſaiſir toute l'étendue d'un principe, & rarement elles ſe trompent ſur les conſéquences. Si je ne parlois que de vous, Madame, je pourrois en dire davantage ; je ſai quelle éducation vous avez reçue, & l'avantage que vous avez ſu en retirer. Pouvois-je donc craindre de vous parler un langage que vous ne puſſiez entendre ? Non, Madame, j'ai craint qu'une matiere abſtraite par elle-même, ne devînt

ennuyeuſe en paſſant par mes mains.
Mais enfin vous voulez être obéie : votre groſſeſſe, vos craintes, vos ordres ne me laiſſent ni prétexte ni excuſe. Il faut, avant toutes choſes, vous donner une idée de la nature de l'ame & de la maniere dont elle apperçoit les objets extérieurs ; & vous expliquer comment elle produit dans nos corps les différens mouvemens qui dépendent de ſa volonté. A l'égard de la nature de l'ame, vous en ſavez autant là-deſſus, Madame, que le plus grand Philoſophe. C'eſt un eſprit qui n'a rien de matériel, rien qui reſſemble à la matiere ; elle n'a point de parties, on ne ſauroit la voir, on ne peut la toucher ; elle eſt cependant unie à notre corps par l'ordre & la puiſſance de l'Etre ſouverain : c'eſt en conſéquence de cette union

& à l'occaſion des mouvemens qui ſe font dans les organes de nos ſens, que l'ame penſe, & que le corps ſe meut ſelon les diverſes affections de l'ame & dépendamment de ſa volonté.

Si nous ne pouvons comprendre ni l'eſſence de l'ame, ni les loix de l'union de l'ame & du corps, nous pouvons au moins découvrir quelles ſont les parties qui ſervent aux ſenſations, quelle eſt la liaiſon de ces parties avec les objets extérieurs, & enfin quelle eſt l'impreſſion que ces objets font ſur elles. Ne ſuivons cet examen que dans l'un de nos ſens : à meſure que nous fixerons nos idées, elles en deviendront plus ſimples, & plus intelligibles. Un objet extérieur, une fleur ſe préſente à vos yeux, votre ame en eſt avertie, elle acquiert

l'idée de cet objet : quel eſt le méchaniſme par lequel cette ſenſation eſt opérée? Le voici. Entre la fleur & votre œil, il y a un corps fluide que vous ne pouvez appercevoir. C'eſt une matiere très-ſubtile qui eſt dans un mouvement continuel ; elle heurte les ſurfaces de tous les corps, & en eſt réfléchie. Une portion de cette matiere réfléchie par la ſurface de cette fleur, parvient à votre œil ; elle entre par la prunelle, & va porter ſon impreſſion ſur un nerf dont les filets épanouis forment une eſpece de toile qui tapiſſe le fond de l'œil ; c'eſt ce qu'on appelle la rétine. Ces filets nerveux, comme nous l'avons remarqué, ſont remplis d'un fluide ſpiritueux. Que doit donc opérer ſur eux cette matiere qui étant réfléchie de la ſurface de la fleur, va les frapper ?

elle doit les comprimer. Mais peut-elle les comprimer ſans diminuer le diametre de ces tuyaux nerveux qui contenoient les eſprits ? non, ſans doute. Que doit-il donc en réſulter ? il faut que ces eſprits refluent vers l'autre extrémité du nerf, & qu'ils s'échappent par l'ouverture qui ſe trouve à leur naiſſance : il faut encore, que ſi ces eſprits rencontrent à leur ſortie quelques filets nerveux, ils les heurtent, les ébranlent, & les faſſent trémouſſer. Voilà, Madame, tout ce qui ſe paſſe dans notre cerveau à l'occaſion d'un objet viſible; & c'eſt en conſéquence de ce dernier trémouſſement des fibres du cerveau, que l'ame eſt affectée : c'eſt ainſi qu'elle voit les objets, qu'elle en acquiert l'idée.

Ce que nous avons dit d'une fleur doit être appliqué à tout ce qui eſt

visible, c'est toujours un fluide réfléchi, qui comprime les filets du nerf épanoui au fond de l'œil, ce sont des esprits refluans vers le cerveau qui ébranlent & font trémousser les filets nerveux qu'ils trouvent à leur passage : mais tous les objets font-ils la même impression ? Non, Madame, cette matiere subtile est différemment réfléchie selon la diversité des surfaces des corps. Leur grandeur, leur figure, leur couleur, lui donnent différentes modifications : cette matiere subtile diversement refléchie porte son impression sur différens filets de la rétine, elle les comprime avec plus ou moins de force, & elle en comprime un nombre plus ou moins grand; il en arrive que les esprits qui refluent vers le cerveau par divers filets nerveux & qui s'échappent

par

par différens points, rencontrent à leur paſſage, & font trémouſſer différens filets, ſemblables aux ſautereaux du clavecin, qui pincent différentes cordes, ſelon la touche ſur laquelle la main a été appliquée. C'eſt ainſi que notre ame diſtingue un objet d'un autre objet, ſelon la fibre du cerveau qui a été ébranlée, comme vous diſtinguez un ſon d'un autre ſon, ſelon la corde du clavecin qui a été pincée. L'ame ne peut confondre deux objets différens entre eux ; chacun d'eux fait dans le cerveau ſon impreſſion particuliere, & cette impreſſion ne peut ſe renouveller qu'à l'occaſion du même objet, ou d'un autre qui ait avec le premier une exacte reſſemblance.

C'eſt par ce méchaniſme, Madame, que notre ame apperçoit

tous les objets qui nous environnent ; & si le besoin de les connoître sous différens rapports a exigé que notre corps eût différens organes pour en recevoir les diverses impressions, toutes ces impressions se terminent à un ébranlement des filets nerveux dans le cerveau. Les corps sonores ébranlent l'air, cet air ébranlé vient frapper une cloison qui est placée au fond de nos oreilles ; & par un méchanisme dépendant de l'arrangement des parties de cet organe, les nerfs en sont comprimés, les esprits refluent, les fibres du cerveau sont ébranlées. Il en est de même de l'odorat. Les parties qui exhalent des corps odorans sont portées par l'air jusques à une membrane très-délicate qui tapisse l'intérieur du nez. Les filets nerveux qui sont parsemés dans cet-

te membrane en ſont comprimés ; & par le reflux des eſprits , & l'ébranlement des fibres du cerveau , l'ame a l'idée de l'odeur. Il ſeroit inutile de parcourir nos autres ſens , on y trouveroit toujours le même méchaniſme : l'impreſſion extérieure des corps qui en ſont les objets , ſe termine toujours à un ébranlement des fibres du cerveau, à l'occaſion duquel notre ame acquiert l'idée des divers objets dont nos ſens ont été frappés.

Cette Lettre eſt devenue bien longue : mais pour vous mettre en état d'examiner ſi une mere peut communiquer à l'enfant renfermé dans ſon ſein ſes idées & ſes paſſions , il étoit néceſſaire , Madame , que vous connuſſiez le méchaniſme qui excite en nous les idées à la préſence des objets. Les loix doivent

être les mêmes pour la mere & pour l'enfant ; vous jugerez ſi cette égalité peut ſe rencontrer dans tous les deux. Au reſte, je ne ſuis entré dans la diſcuſſion d'aucun ſyſteme ; cela m'a paru inutile. Tous les Philoſophes conviennent que les objets extérieurs font ſur nos yeux leur impreſſion par le moyen de cette matiere ſubtile qui remplit l'eſpace qui ſe trouve entre les objets & nos yeux ; & que cette impreſſion ſe termine à l'ébranlement des fibres du cerveau. La différence des ſyſtemes ne conſiſte que dans la maniere dont cette impreſſion ſe communique de l'œil au cerveau : ſi c'eſt par la continuation du trémouſſement des fibres nerveuſes qui tapiſſent le fond de l'œil, ou bien par un reflux des eſprits, ces queſtions auroient pu vous embarraſſer,

& elles étoient d'autant plus inutiles, que quelque ſyſteme qu'on embraſſe, les conſéquences en ſeroient toujours les mêmes. J'ai voulu faire un expoſé ſimple & intelligible ; j'ai ſacrifié pour cela les termes & les détails d'optique. Quand vous ſauriez, Madame, ſous quel angle nous découvrons les objets ſelon leur diſtance, vous n'en ſeriez pas plus avancée vers le but que nous nous propoſons. Je ſuis, &c.





III. LETTRE.

Les effets que les objets extérieurs produisent sur nous, rendus sensibles par la comparaison des organes des sens avec un clavecin. Quelle est la cause de quelques impressions rapides que les objets extérieurs font sur notre ame ? Quelle est celle qui fait varier nos idées & nos gouts à la présence d'un même objet ?

J'EN conviens avec vous, Madame ; les raisonnemens qui n'ont aucune liaison avec les objets sensibles, frappent foiblement notre imagination, lorsqu'ils lui sont présentés pour la premiere fois : il faut avoir acquis une certaine habitude de ces raisonnemens pour saisir

au premier inſtant, tout ce qu'ils renferment. Je ne veux point que mes lettres ſoient pour vous l'objet d'une étude trop ſérieuſe. Et puiſque votre clavecin a pu, ſans fatiguer votre attention, vous rendre ſenſible ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, ſuivons cette comparaiſon ; elle fixera les connoiſſances que vous avez acquiſes, & peut-être pourra-t-elle nous en procurer de nouvelles.

On peut, vous le ſavez, Madame, former un ſon ſimple ſur le clavecin, ou y faire des accords. Un objet peut également exciter en nous une ſeule idée, ou une idée compoſée : dans l'un & dans l'autre cas, il arrive, ou qu'une ſeule corde a été pincée, ou que pluſieurs ont été ébranlées. Le même méchaniſme a lieu dans l'œil, & dans le clavecin. Daignez vous rappeller

ces fibres nerveuſes qui appliquées l'une à côté de l'autre, occupent & tapiſſent tout le fond de l'œil ; elles ſont connues, comme je l'ai dit, ſous le nom de rétine, & je les appellerai, ſi vous voulez me le permettre, le clavier oculaire. La matiere réfléchie des objets peut ſe réunir ſur l'une de ces fibres, comme la main peut s'appliquer à une ſeule touche du clavier. Il n'en réſultera dans le cerveau & dans le clavecin que l'ébranlement d'une ſeule corde. Mais de même que la main peut preſſer en même tems pluſieurs touches du clavecin, la matiere réfléchie des objets peut frapper également ſur pluſieurs touches du clavier oculaire ; le trémouſſement de pluſieurs cordes du cerveau donnera une idée compoſée de pluſieurs idées, comme l'accord ſera compoſé

de

de plusieurs sons. Mais soit que les idées soient simples, ou qu'elles soient composées, comme pour renouveller les mêmes sons, il faut pincer les mêmes cordes du clavecin, il faut aussi pour renouveller les mêmes idées, renouveller l'ébranlement de ces mêmes fibres du cerveau, à l'occasion duquel ces idées avoient été excitées. Le trémoussement de toute autre corde ne sauroit rendre ni le même son, ni la même idée. C'en est assez; passons à d'autres objets qui me paroissent intéressans, & dont l'examen nous est nécessaire.

Nous jugeons à la vue d'un objet, si cet objet nous plaît, ou s'il nous est désagréable; d'où cela peut-il dépendre ? Quelle regle avons-nous pour nous déterminer ? Je ne parle pas de ces occasions dans les-

quelles la raiſon ſeule examine, délibere, décide; je parle de ces inſtans où ſans avoir le tems de former un examen, nous ſommes mus par les objets, d'une façon ſi rapide, qu'elle paroît purement méchanique. Je crois qu'elle l'eſt en effet; nos beſoins ont exigé peut-être, que nous ne fuſſions pas toujours obligés de raiſonner.

Je penſe, Madame, que la nature y a pourvu en établiſſant dans les organes des ſens, & par conſéquent dans les cordes du cerveau des regles d'accords & de diſſonances. Par ce moyen un objet dont l'impreſſion formera un accord parfait ſur le clavier oculaire, plaira néceſſairement à notre ame. Celui qui y formera des diſſonances lui ſera deſagréable: de là ces divers degrés d'impreſſion que font ſur nous les ob-

jets agréables ou desagréables ; variété bien plus grande que celle qui peut résulter des combinaisons du clavecin. Cette regle, me direz-vous, Madame, doit varier dans tous les hommes : non, Madame ; ce n'est point la regle qui varie, mais selon la diversité du clavier oculaire & des cordes du cerveau, telle impression qui dans plusieurs personnes a fait un accord parfait, excitera dans une autre une dissonance : c'est la faute de l'instrument. La variété des organes peut seule en effet mettre de la variété dans les perceptions & dans les gouts. Les hommes trouvent bon, utile, agréable tout ce qui forme sur eux l'accord parfait: voici la regle. Tout ce qui forme cet accord dans l'un ne le forme pas dans l'autre : voilà la différence de l'organe ; & sans ce-

la, Madame, comment pourrions-nous rendre raiſon de ces changemens que produit en nous tout ce qui nous environne ? L'expérience a convaincu tous les hommes qu'une fievre violente renverſe nos idées & nous fait abhorrer ce que dans un état de ſanté nous aimions le plus. Notre ame eſt pourtant la même, mais les cordes du clavecin ont été dérangées ; devenues incapables de ce doux ébranlement qui leur eſt propre, elles ne ſont plus agitées que pour former des diſſonances. Entre cet excès, & l'état naturel il eſt un milieu auquel on ne fait pas aſſez d'attention. J'ai vu ſouvent chercher la cauſe de la mauvaiſe humeur d'une perſonne ; & vouloir deviner ce qu'elle ignoroit elle-même : cette cauſe dépendoit peut-être d'un petit change-

ment dans l'air. Cela ne doit pas vous paroître extraordinaire, Madame : l'air fait ſur nos corps une très-forte compreſſion ; l'animal placé ſous le récipient de la machine pneumatique d'où l'on a pompé l'air, ſe gonfle & périt. Il arrive dans l'air bien des changemens qui en font varier la peſanteur, nous n'en ſentons pas extérieurement la différence : mais il n'en eſt pas moins vrai que notre circonférence varie d'une maniere proportionnée à l'état de l'air ; nos vaiſſeaux en ſont plus ou moins dilatés ; la circulation du ſang en eſt ou plus précipitée, ou plus rallentie, & toutes ces variations influent ſur les organes de nos ſens, & font néceſſairement varier nos perceptions & nos gouts. Heureuſement ces changemens ne ſont pas ſenſibles juſqu'à un certain point dans

tous les hommes : mais ils ſont réels ; & il eſt facile de s'en convaincre par ſa propre expérience.

Tout ce que nous avons dit juſqu'ici prouve, ce me ſemble, que chaque objet qui excite en nous une idée, fait ſur nous une impreſſion différente de celle que peut faire tout autre objet ; & qu'on ne peut renouveller une idée qu'en renouvellant l'impreſſion qui l'avoit excitée la premiere fois ; que nous ne ſommes pas tous ſujets aux mêmes paſſions, parce que nous n'avons pas tous la même diſpoſition dans les organes ; que le moindre changement qui y ſurvient ſuffit pour faire varier nos gouts ; qu'un même objet n'excitera la même paſſion dans deux perſonnes qu'autant qu'il y aura une exacte conformité dans leurs organes, & dans les fibres de leur cerveau.

Pour que les idées & les paſſions d'une mere puiſſent être communiquées à l'enfant renfermé dans ſon ſein, il eſt donc indiſpenſable que les eſprits qui avec une certaine détermination reçue des objets extérieurs ; ont ébranlé une fibre du cerveau de la mere, & excité en elle une idée, paſſent avec la même détermination au cerveau de l'enfant, & en ébranlent les fibres d'une maniere exactement conforme à celle qui dans la mere a excité cette idée. Il faut encore qu'il ſe trouve entre la mere & l'enfant une entiere conformité dans les organes. Nous examinerons dans la ſuite ſi les mêmes circonſtances peuvent ſe rencontrer. Je ſuis, &c.





IV. LETTRE.

La détermination que les eſprits reçoivent dans les organes des ſens, & en conſéquence de laquelle ils excitent dans l'ame l'idée des objets extérieurs, ne ſubſiſte plus, lorſque ces eſprits ſont renvoyés du cerveau vers les différentes parties du corps. Comment la mémoire eſt-elle excitée?

LA différence qui doit ſe trouver entre la ſolidité du cerveau de la mere, & la foibleſſe du cerveau de l'enfant renfermé dans ſon ſein, vous perſuade, dites-vous, Madame, que la mere ne peut communiquer à cet enfant les paſſions dont elle eſt agitée. Permettez-moi de vous le dire,

c'eſt trop ſe hâter : on vous répondroit que la foibleſſe de l'enfant le rendroit, à la vérité, ſuſceptible d'une paſſion moins vive que celle de la mere ; mais que, proportion gardée, elle ſeroit la même dans l'un & dans l'autre. Une épinete ne rendra pas un ſon auſſi fort qu'un clavecin, mais elle rendra un même ſon. Pour vous déterminer plus ſurement, rappellez-vous, Madame, que pour exciter dans l'ame de la mere l'idée d'un objet préſent, il faut que les eſprits faſſent trémouſſer une fibre du cerveau de la mere : pour que cette même idée fût excitée dans l'ame de l'enfant, il faudroit donc que ces mêmes eſprits qui ont excité une idée dans l'ame de la mere, paſſaſſent au cerveau de l'enfant avec la même détermination, & y fiſſent trémouſſer une

fibre qui répondît à celle dont l'ébranlement a excité dans la mere l'idée de l'objet.

Or ces esprits qui en refluant vers le cerveau, en ébranlent les fibres, reçoivent-ils de la part des objets extérieurs une détermination qui ne puisse être changée, lors même qu'ils sont renvoyés du cerveau dans les différentes parties de notre corps ? Voilà le point décisif.

Quelle est donc l'"espece d'impression que reçoivent les esprits de la part des objets extérieurs ? Nous l'avons dit, Madame ; le filet nerveux dans lequel ce liquide est contenu, étant comprimé, ce liquide reflue vers le cerveau, & en cela je ne vois que le mouvement progressif d'un liquide. En conséquence d'une pression plus ou moins forte, le reflux des esprits sera plus ou moins rapide;

mais ce ne ſera jamais qu'un mouvement direct ; & ſi dans cette uniformité de mouvement ils excitent différentes idées, c'eſt parce que les objets extérieurs, comprimant différentes fibres de ce nerf comparé au clavier d'un clavecin, mettent en mouvement différentes colonnes d'eſprits ; chacune de ces colonnes entrant dans l'intérieur du cerveau par les divers points où prennent naiſſance ces filets nerveux qui les contenoient, y rencontrent, y ébranlent différentes fibres, & excitent dans l'ame différentes idées.

Ce mouvement que les objets extérieurs excitent dans les eſprits, peut facilement être changé. Telle eſt la nature de tous les fluides ; ſuſceptibles de tous les mouvemens, ils ne conſervent plus celui qui leur a été imprimé, dès que l'action qui

le leur avoit donné, vient à ceſſer, ou lorſqu'ils rencontrent quelque obſtacle. L'air en ſortant d'un tuyau d'orgue avec un mouvement déterminé, a formé divers ſons qui ont frappé nos oreilles. Cet air confondu avec la maſſe de l'air ne conſerve rien de ce mouvement particulier : de même les eſprits qui ont ébranlé une fibre, en ſe mêlant dans le cerveau à d'autres eſprits, perdent entiérement cette premiere détermination qu'ils avoient reçue des objets extérieurs, pour ne ſe mouvoir que d'un mouvement commun à tous les eſprits.

Mais cette détermination imprimée par les objets extérieurs, dût-elle ſubſiſter dans le cerveau ; il faut qu'elle ſoit changée ; lorſqu'en conſéquence de notre volonté, les eſprits ſont renvoyés du cerveau dans

les différentes parties du corps. Ils y coulent non ſeulement par un mouvement oppoſé à celui qui les porte des organes vers le cerveau; mais encore ils ſe mêlent & ſe confondent avec le ſang dans l'intérieur des parties qui operent le mouvement. C'eſt en cela que conſiſte l'action de notre ame ſur notre corps. Elle veut, & le corps ſe meut; c'eſt-à-dire, notre ame veut, & en conſéquence d'une loi établie par la puiſſance ſeule de l'Etre ſouverain, les eſprits obéiſſent à cette volonté; ils coulent dans ces faiſceaux de fibres charnues, connues ſous le nom de muſcles, & deſtinées à produire le mouvement des parties. Là en ſe mêlant avec le ſang que les arteres y portent, ils occaſionnent une contraction, qui eſt ſuivie du mouvement de la partie à laquelle le muſcle eſt attaché.

Dans cette action plusieurs parties de cette liqueur spiritueuse s'échappent du corps, & se dissipent; de-là viennent la lassitude & la foiblesse qui succedent aux mouvemens violens; ce qui reste d'esprits se mêle & se confond avec le sang, passe dans les veines, & rentre dans l'ordre de la circulation. Alors ces esprits ne forment qu'un même tout avec les autres parties du sang, & n'ont avec elles qu'un même mouvement, qu'une action commune. Pourroit-on croire, qu'après avoir reçu ces mouvemens divers, & subi ces divers mélanges, les esprits pussent encore conserver la même détermination qu'ils ont reçue dans le cerveau?

Mais, dira-t-on, si cette détermination avec laquelle les esprits, à la présence d'un objet, ont excité

une idée, peut ne plus ſubſiſter, qui eſt-ce qui la leur rendra, lorſque la mémoire nous rappellera l'idée de ces mêmes objets quoiqu'abſens ? Je répons, Madame, que la mémoire n'eſt que le retour d'une idée déja reçue. Un objet a occaſionné un ébranlement dans une fibre du cerveau : c'eſt au retour de cet ébranlement qu'eſt attaché le renouvellement de l'idée. Il n'eſt pas néceſſaire que ce ſecond ébranlement ſoit fait par les mêmes eſprits qui l'avoient cauſé la premiere fois ; par quelques eſprits qu'il ſoit renouvellé, l'idée ſera renouvellée. Lorſque renfermés en nous-mêmes nous dérobons toute notre attention aux objets extérieurs, les eſprits répandus dans le cerveau ſe portent indifféremment à toutes les fibres nerveuſes ; & en les mettant

en mouvement, ils réveillent en nous l'idée de plusieurs objets. C'est en ce sens que l'on peut dire que soit que nous veillions, ou que nous dormions, notre ame pense sans cesse, puisque les esprits sont dans un mouvement continuel, & que dans ce mouvement ils ébranlent toujours quelques fibres du cerveau. Mais daignez faire attention, Madame, que de ce mouvement il ne résultera jamais d'idée sensible qui n'ait auparavant existé dans notre ame. Toute idée nouvelle suppose un objet présent aux organes des sens. Cette proposition est d'autant plus vraie, que pour nous représenter l'image d'un objet que nous n'avons point vu, nous lions ensemble l'idée de plusieurs objets connus : & si dans nos rêves nous croyons appercevoir des figures qui

n'ont jamais exiſté que dans notre imagination, de quelque eſpece que ſoient ces idées monſtrueuſes, elles ne le ſont que par la biſarrerie de leur aſſemblage ; chacune des parties dont elles ſont composées tire ſon origine d'un objet réel, & d'une idée vraie dans ſon principe.

Tout ce que j'ai eu l'honneur de vous dire juſqu'ici, Madame, ſur les idées & les paſſions, ne regarde que les idées qu'excitent en nous les objets extérieurs, & les paſſions qui naiſſent à l'occaſion de ces mêmes objets. Si l'imagination de la mere peut imprimer ſur le corps de l'enfant renfermé dans ſon ſein quelque tache extérieure, en conſéquence d'une idée qu'elle aura eue, ou d'une paſſion dont elle aura été agitée ; ce ne pourroit jamais être à l'occaſion des objets ſpirituels.

J'ai donc cru devoir me borner aux ſeuls objets ſenſibles, & vous devez y ramener ces expreſſions générales qui ſemblent renfermer tout ce qui peut être l'objet de nos idées. C'eſt donc d'après tous ces faits bornés aux objets corporels que nous devons examiner ſi la mere peut communiquer à l'enfant renfermé dans ſon ſein ſes idées & ſes paſſions. Je ne veux point vous cacher, Madame, qu'un des plus grands Philoſophes de notre ſiecle, le P. Mallebranche, a ſoutenu cette communication d'idées. Vous pourrez le voir dans ſon Livre de la Recherche de la Vérité ; je vous l'envoie, je vous prie de le lire : vous y trouverez tout ce qu'on peut dire de plus favorable en faveur du pouvoir de l'imagination. Si après cela je ſuis aſſez heureux pour vous

prouver que cette opinion n'eſt qu'un faux préjugé, vous devrez plus facilement vous pardonner une erreur qui vous eſt commune avec ce grand homme. Je ſuis, &c.





LETTRE V.

Examen du ſyſteme du P. Mallebranche: On prouve contre ce Philoſophe, qu'il ne peut y avoir aucune communication d'idées entre la mere & l'enfant renfermé dans ſon ſein.

JE l'ai toujours penſé comme vous, Madame; la maniere dont le P. Mallebranche préſente ſon opinion a quelque choſe de ſéduiſant. Ses raiſonnemens ont dû paroître des démonſtrations aux perſonnes imbues du préjugé que l'imagination des meres pouvoit imprimer ſur le corps des enfans renfermés dans leur ſein, la figure des objets qui les avoient frappées. Peut-être en eût-il fallu moins: quoique tous

les hommes aiment la vérité, la plupart s'arrêtent à ce qui n'en a que l'apparence ; leur eſprit pareſſeux ſe refuſe à tout ce qui pourroit les conduire plus loin, & nous cédons ſans peine à ceux qui, en flatant notre erreur, nous diſpenſent des peines qu'il faudroit prendre pour en ſortir. Jugez par-là, Madame, de l'impreſſion qu'a dû faire ſur des eſprits prévenus l'autorité de ce Philoſophe. Ne nous laiſſons pas néantmoins entraîner par le torrent, rendons à l'eſprit & au ſavoir du P. Mallebranche tout le reſpect qui leur eſt dû, publions avec reconnoiſſance, qu'il a ſu tirer la Métaphyſique de l'obſcurité & du jargon de l'Ecole : mais en même-tems ſuivons ſes leçons & ſes exemples, méditons ſur la vérité, ne cédons qu'à elle ſeule. Ain-

ſi, Madame, en combattant même le P. Mallebranche, nous ne ceſſerons pas d'être les diſciples de ce grand homme.

Pour prouver l'action de l'imagination de la mere ſur le corps de l'enfant renfermé dans ſon ſein, le P. Mallebranche a vu la néceſſité de prouver qu'il y avoit entre la mere & l'enfant une communication d'idées & de paſſions. (Les enfans renfermés dans le ſein de leur mere, dit ce Philoſophe, doivent voir, doivent penſer comme elle; car puiſque l'air du viſage d'un homme paſſionné fait impreſſion ſur ceux qui le regardent, quoique l'union de cet homme avec ceux qui le regardent ne ſoit pas fort grande, on a, ce ſemble, raiſon de penſer que les meres ſont capables d'imprimer dans leurs en-

fans, les mêmes fentimens dont elles font touchées, & les mêmes paffions dont elles font agitées.)

Que ce principe a d'étendue, Madame! L'enfant renfermé dans le fein de fa mere, eft donc fenfible à l'efpérance, à la crainte, à la haine, à l'amour; il forme des defirs, il participe aux épanchemens du cœur, il cede à la paffion, il s'y livre. Ces conféquences ne devroient-elles pas fuffire pour faire rejetter le principe dont elles naiffent. Mais refpectons les vues théologiques du P. Mallebranche, & ne nous attachons qu'aux preuves de fon fentiment. Obfervez, je vous prie, Madame, que cet Auteur compare deux cas qui n'ont entre eux aucune parité: en parlant des nœuds qui nous attachent aux autres hommes, & de la liaifon qui eft entre la mere &

l'enfant, il abuſe du terme d'union.
Que cette union eſt différente ! Nos beſoins, nos deſirs, nos paſſions nous lient aux autres hommes ; delà vient ce penchant à les imiter, & à nous rendre propres leurs peines ou leurs plaiſirs. Leurs regards, l'état de leur viſage ſont des ſignes expreſſifs de leurs penſées, nous les connoiſſons ces penſées, nous les comparons, & par la ſuite d'un raiſonnement rapide nous participons aux paſſions qui les agitent

Telle eſt notre union avec les autres hommes. De quelle nature eſt celle qui exiſte entre la mere & l'enfant renfermé dans ſon ſein ? Une union toute corporelle, où l'ame ne peut avoir aucune part. L'enfant enveloppé de pluſieurs membranes, eſt renfermé dans le ſein de ſa mere, & n'y tient que par un long cordon

composé de vaisseaux sanguins & lymphatiques, appliqués & collés par l'une de leurs extrémités au sein de la mere, pour établir une circulation commune entre les deux. On ne peut pas supposer que la mere soit apperçue par son enfant; qu'elle puisse le rendre attentif aux mouvemens que les passions impriment sur son visage. Quel sera donc le moyen de lui communiquer ses pensées? Aucun nerf ne passe de la mere à l'enfant, il n'est uni à la mere que par des vaisseaux sanguins; ces vaisseaux sont donc la seule voie par laquelle cette communication d'idées puisse être faite. Cela supposé, venons à l'application des principes que nous avons établis.

Une grappe de raisin a été présente aux yeux de la mere, la matiere subtile réfléchie de la surface

du raiſin, a comprimé dans le fond de ſes yeux les filets nerveux qui les tapiſſent ; les eſprits ont reflué vers le cerveau ; ils ont ébranlé une fibre nerveuſe ; & à l'occaſion de ce mouvement la mere a eu l'idée du raiſin. Vous ſavez, Madame, que pour exciter dans l'ame de l'enfant cette même idée qu'a eue la mere, il faut ébranler dans le cerveau de cet enfant une fibre nerveuſe qui réponde à celle, qui dans le cerveau de la mere a donné l'idée du raiſin. Il faut donc que les eſprits parviennent au cerveau de cet enfant avec une diſpoſition préciſément la même qu'ils avoient, lorſqu'à la préſence du raiſin, ils ont été repouſſés des yeux vers le cerveau de la mere. Nous avons vu que les vaiſſeaux ſanguins ſont l'unique voie par laquelle ces eſprits puiſſent paſſer de la mere à l'en-

ſant. Examinons par quelle route ces eſprits peuvent y parvenir. Ils doivent néceſſairement être renvoyés du cerveau dans les muſcles ; là ils doivent prendre un mouvement particulier, ſe mêler au ſang, ſe confondre avec toute la maſſe des liqueurs, ne faire qu'un tout avec les autres parties du ſang, circuler avec lui, ſe diviſer, & être enfin portés dans les vaiſſeaux capillaires qui ſe diſtribuent dans le ſein de la mere ; delà paſſer dans ce cordon tortueux qui réunit l'enfant à la mere : après ces différens détours, ils parviennent à l'enfant : mais ſuivant toujours le mouvement du ſang, ils commencent une nouvelle circulation juſqu'à ce qu'enfin ils ſoient ſéparés du reſte du ſang par les couloirs deſtinés à cette fonction, & placés dans le cerveau de l'enfant ;

peut-on penſer que ce liquide ſpiritueux, confondu ſi long-tems avec d'autres liquides ſi différens par leur nature, ait conſervé ſa premiere impreſſion qui n'étoit qu'un mouvement progreſſif vers une fibre du cerveau de la mere ; or dès que ces eſprits ont dû néceſſairement perdre leur premiere modification, à l'occaſion de laquelle ils avoient excité dans la mere l'idée du raiſin, ils ne peuvent pas exciter dans le cerveau de l'enfant le même ébranlement & la même idée.

Toutes ces raiſons, Madame, doivent vous paroître convaincantes. Je ne vous les ai pourtant pas préſentées dans toute leur force ; j'ai ſuppoſé que toute cette portion d'eſprits qui avoit excité une idée dans la mere, paſſoit entierement au cerveau de l'enfant ; & malgré

cette ſuppoſition la plus favorable qu'on puiſſe deſirer ; je crois avoir prouvé qu'il ne peut y avoir entre la mere & l'enfant aucune communication d'idées. J'aurois pu ſoutenir, que de cette quantité déterminée d'eſprits qui dans la mere ont excité l'idée du raiſin, il n'en paſſe preſque point dans le corps de l'enfant; les eſprits confondus dans le ſang, ſe diſſipent avec tant de facilité pendant une longue circulation, ils ſe partagent dans un ſi grand nombre d'arteres, que la portion deſtinée à l'enfant, ne ſauroit en être la millieme partie : qu'on decide après, s'il peut ſubſiſter dans ce reſte d'eſprits quelque trace de la premiere diſpoſition reçue dans les organes de la mere; en ſuppoſant même que ce qui reſte de ces eſprits, & qui a pu paſſer avec le

ſang dans le corps de l'enfant, ſoit ſéparé dans ſon cerveau ; ce qui peut ne pas arriver.

Dès que cette détermination a été détruite, il eſt impoſſible qu'elle puiſſe être rétablie dans le cerveau de l'enfant ; & le méchaniſme qui excite la mémoire, ne peut avoir lieu dans cet enfant. Quelque ébranlement que les eſprits excitaſſent dans ſon cerveau, il ne pourroit le rapporter à aucun objet extérieur, puiſque ſes ſens n'ont jamais été frappés par ces objets. Toute idée d'objets extérieurs ſuppoſe un objet préſent, ou qui a été préſent ; l'enfant dans le ſein de la mere ne peut donc avoir aucune de ces idées.

Mais quand nous ſuppoſerions qu'il peut avoir des idées, même des objets extérieurs indépendamment de la préſence de ces objets ; que l'ébranlement des fibres de ſon

cerveau affecte ſon ame de la même maniere dont les objets s'offrent à notre mémoire, il n'en réſulteroit rien en faveur du pouvoir de l'imagination de la mere. Les eſprits qui peuvent paſſer du cerveau de la mere à celui de l'enfant, ayant néceſſairement perdu leur premier mouvement, les idées de l'enfant ne pourroient être qu'excitées au haſard par le cours incertain des eſprits répandus dans ſon cerveau, elles n'auroient donc aucune liaiſon avec les idées de la mere, & ne dépendroient en rien du pouvoir de ſon imagination : il ne peut donc y avoir aucune communication d'idées entre la mere & l'enfant. J'ai tâché d'en donner des preuves ; je ſouhaite qu'elles ſoient aſſez ſolides pour vous dédommager de la longueur de cette lettre. Je ſuis, &c.

VI. LETTRE.

Continuation de l'examen du ſyſteme du P. Mallebranche ; nouvelles preuves ſur l'impoſſibilité de la communication des idées entre la mere & l'enfant renfermé dans ſon ſein.

PUISQUE vous êtes perſuadée, Madame, qu'il ne peut y avoir aucune communication d'idées entre la mere & l'enfant renfermé dans ſon ſein, je pourrois me diſpenſer d'entrer dans l'examen des raiſons que rapporte le P. Mallebranche, pour ſoutenir ſon opinion : mais par ce ſilence je craindrois de manquer au reſpect dû à ce grand homme. Peut-être même que les raiſons du P. Mallebranche ont plus de force

que je ne me le perſuade ; vous aurez la bonté d'en décider.

Il dit à la ſuite du paſſage que j'ai cité, que (le corps de l'enfant eſt un même corps avec celui de la mere ; ce ſont, dit-il, les mêmes eſprits, le même ſang ; les ſentimens, & les paſſions ſont les ſuites naturelles du mouvement des eſprits & du ſang : ces mouvemens ſe communiquent néceſſairement de la mere à l'enfant ; donc les paſſions, & les ſentimens, & généralement toutes les penſées dont le corps eſt l'occaſion, ſont communes à la mere & à l'enfant.) Il me ſemble, Madame, qu'on peut répondre ſolidement au P. Mallebranche que l'enfant, quoique renfermé dans le ſein de ſa mere, & nourri du même ſang, n'eſt point un même corps avec elle. L'ame de la mere ne peut pas exer-

cer ſur le corps de cet enfant l'empire de ſa volonté ; elle ne remuera pas à ſon gré, la jambe, ou le bras de cet enfant, elle ne le fixera point dans le repos ; cet enfant a ſes organes propres, il a ſon ame, il n'eſt qu'appliqué au ſein de la mere, dont il reçoit la nourriture, comme une plante la reçoit de la terre, & en ce ſens l'enfant & la mere ne forment pas plus un même corps, que la plante & la terre qui la nourrit.

Mais paſſons cette ſuppoſition au P. Mallebranche ; convenons pour un moment que les paſſions & les ſentimens ſont les ſuites du mouvement des eſprits & du ſang, il faudra toujours revenir au principe inconteſtable, que chaque objet fait dans notre cerveau une impreſſion qui lui eſt propre, qui le caractériſe,

& le diſtingue de tout autre ; donc en diſant que les ſentimens & les paſſions ſont les ſuites naturelles du mouvement des eſprits & du ſang, il ne faut pas perdre de vue que chaque ſentiment dépend d'un mouvement particulier. Dès-lors il ne ſuffira pas de dire que les eſprits & le ſang ſe communiquent de la mere à l'enfant, il faudra prouver que ce mouvement des eſprits & du ſang, qui avec une détermination particuliere a produit dans la mere une idée, un ſentiment, une paſſion, ſubſiſte le même, lorſqu'après cette longue circulation des liqueurs, ce mélange, cette diſſipation des parties, il parvient enfin au cerveau de l'enfant, ce qui me paroît impoſſible.

Je puis donc le dire, Madame, il paroît démontré que la mere ne peut communiquer à l'enfant renfermé

dans ſon ſein les idées dont elle eſt frappée à la préſence des objets extérieurs ; & comme il n'eſt point de paſſion qui ne ſuppoſe une idée, la mere ne peut pas par conſéquent lui communiquer les paſſions dont elle eſt agitée. Je dis plus, Madame, elle ne pourroit pas lui communiquer ſes paſſions, quand même elle lui communiqueroit l'idée des objets. Conſultons notre propre expérience ; le moindre vice local dans les organes de nos ſens, la moindre diſtraction empêche qu'à l'occaſion d'un même objet nous n'éprouvions la même impreſſion que ſa préſence avoit produite ſur nous dans d'autres circonſtances ; & indépendamment de tout vice local, & de toute diſtraction, deux perſonnes n'ont pas le même ſentiment à l'occaſion d'un même objet, il n'en réſulte pas dans

toutes les deux la même paſſion; cela vient, comme nous l'avons dit ailleurs, non de la différence de nos ames, elles ſont égales dans tous les hommes, & dans tous les tems, mais de celle de notre cerveau : tous les cerveaux ne ſont pas montés à l'uniſſon. Or je ne penſe pas qu'on voulût ſoutenir que la diſpoſition du cerveau de la mere ſoit ſemblable à la diſpoſition du cerveau de l'enfant. L'état des enfans ſemble même nous perſuader que la partie du cerveau deſtinée aux opérations de l'ame, eſt celle dont les progrès ſont les plus tardifs. Quelle prodigieuſe différence, entre les perceptions de l'enfance, & celles de l'âge viril ; quelle différence encore plus grande, ſi l'on porte la comparaiſon juſqu'à l'enfant qui vient de naître. Jugez par-là, Madame, de

l'état de l'enfant renfermé dans le ſein de ſa mere. Dans un état ſi imparfait, ſi peu ſuſceptible d'impreſſions, quelle proportion, quelle reſſemblance trouvera-t-on entre l'enfant & la mere ?

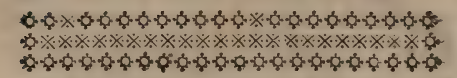
Après cela que devient la comparaiſon qu'emprunte le P. Mallebranche, pour étayer ſon ſentiment? (L'expérience nous apprend, dit-il, que lorſque nous conſidérons quelqu'un que l'on frappe rudement ou qui a quelque plaie, les eſprits ſe tranſportent avec effort dans les parties de notre corps qui répondent à celles que l'on voit bleſſer.) Pluſieurs perſonnes, il eſt vrai, Madame, ſont ſaiſies d'étonnement & d'effroi à la vue d'une plaie. Le déſir de notre conſervation eſt ſi profondément gravé en nous, que tout ce qui nous préſente une image des

maux que nous avons à craindre, ſaiſit nos eſprits, les agite & les trouble. De-là viennent ces mouvemens involontaires, cette pâleur, ces évanouiſſemens, qui quelquefois ſuivent la compaſſion ou la crainte. Cette crainte, cette horreur du mal produiſent dans quelques perſonnes un ſi grand effet, qu'elles les jettent dans un excès d'étonnement ſemblable à un délire pendant lequel elles croient éprouver elles-mêmes ce qui n'eſt que préſent à leurs yeux. Mais après tout, que pourroit-on conclurre de cette ſuppoſition ? l'enfant, comme je crois l'avoir prouvé, Madame, ne peut pas avoir les mêmes idées que la mere, il n'eſt point affecté des paſſions qu'elle éprouve. Dès ce moment tout le ſyſteme eſt ren-

versé, & rien ne peut favoriser le systeme de ce prétendu pouvoir de l'imagination. Mais en supposant que cette communication d'idées fût aussi vraie, aussi constante, que je crois avoir prouvé qu'elle est fausse, je ne vois pas quelle conséquence on pourroit en tirer en faveur du pouvoir de l'imagination des meres. Quand on supposeroit, en effet, qu'un enfant participe aux sentimens de cette mere, dans le sein de laquelle il est renfermé ; qu'il s'attendrit comme elle à la vue d'une plaie, ou qu'il se passionne à la présence de tout autre objet ; jamais le cours des esprits qui auroit excité dans la mere & dans l'enfant la même idée, ne pourroit graver sur le corps de cet enfant la figure déterminée de l'objet qui au-

roit excité l'idée : mais je renvoie cette discussion à une autre Lettre. Je craindrois de fatiguer votre attention. Je suis, &c.





VII. LETTRE.

Quand on ſuppoſeroit une communication d'idées entre la Mere & l'Enfant renfermé dans ſon ſein, la figure de l'objet apperçu par la Mere, ne pourroit pas être gravée ſur le corps de l'Enfant.

LE P. Mallebranche avoit raiſon, Madame, de ſuppoſer & de chercher à prouver la communication des idées entre la mere & l'enfant: ſi cette communication n'exiſte point, tous les accidens qui ſurviennent ſur le corps de l'enfant ne peuvent être l'effet du pouvoir de l'imagination de la mere. Auſſi ai-je cru, Madame, devoir combattre de toutes mes forces cette

communication d'idées. Si vous jugez que j'ai réuſſi, le ſyſteme eſt déja renverſé : quoi qu'il en ſoit, j'ajoute encore qu'en ſuppoſant même cette communication d'idées, le ſyſteme du pouvoir de l'imagination ne pourroit ſubſiſter ; que jamais les eſprits qui auroient excité dans l'ame de la mere & de l'enfant une même idée, un même ſentiment, une même paſſion, ne ſauroient graver ſur le corps de cet enfant la figure de l'objet qui auroit excité cette idée, ce ſentiment, cette paſſion ; je vais tâcher de prouver cette nouvelle propoſition. L'imagination de la mere ne pourroit graver la figure d'un objet ſur le corps de l'enfant que par le moyen du ſang ou des eſprits : pour la graver par le moyen du ſang, il faudroit que le mouvement général de

la maſſe du ſang, & le mouvement particulier des parties dont il eſt compoſé, fût ſoumis à l'empire de notre ame. La raiſon & l'expérience nous démontrent le contraire. Notre ſang circule, les parties dont il eſt compoſé ſe ſéparent, ſe réuniſſent, ſe diſtribuent; les parties de notre corps en ſont nourries & prennent leur accroiſſement; elles en ſont privées & dépériſſent indépendamment de notre volonté. L'imagination de la mere eſt également impuiſſante à l'égard du ſang qui paſſe au corps de l'enfant; elle ne ſauroit en régler ni le mouvement, ni la quantité, elle ne ſauroit empêcher le paſſage des parties du ſang qui portent à cet enfant la maladie ou la mort: il faut que tout ſuive les loix d'une circulation purement méchanique. L'imagination

de la mere ne peut donc employer le ſang comme un moyen pour graver ſur le corps des enfans la figure des objets qui l'ont frappée.

Ce ne peut être non plus par le moyen des eſprits. Vous en reconnoîtrez l'impoſſibilité, Madame, ſi je puis vous prouver que les objets qui frappent notre ame par le moyen de nos ſens ne ſont point deſſinés & peints dans le cerveau comme ſur une toile; & quand même on ſuppoſeroit contre toute ſorte de raiſon qu'un objet deſſiné & peint dans le cerveau de la mere l'eſt auſſi dans le cerveau de l'enfant, la figure de cet objet ne ſauroit être repréſentée ſur une partie extérieure de l'enfant en conſéquence de l'idée excitée par cet objet dans l'ame de la mere & dans celle de l'enfant: mais avant d'entrer

dans le détail des preuves, il eſt néceſſaire de remarquer, que les objets ne ſe montrent à nos yeux que par leurs ſurfaces, & ne donnent à notre ame aucune connoiſſance de l'arrangement intérieur de leurs parties. Une femme enceinte peut connoître la figure extérieure d'un fruit tel qu'une mûre, ou une groſeille : mais elle ne connoîtra ni le nombre, ni la variété, ni la diſpoſition de leurs parties ; & quand on ſuppoſeroit que l'imagination de la mere peut graver ſur le corps de l'enfant la figure des objets qui l'ont frappée, cette ſuppoſition ne pourroit s'étendre qu'aux objets qui ont pu la frapper, & par conſéquent aux ſeules ſurfaces des corps préſens à ſes yeux. Nous pourrons employer ailleurs toutes les conſéquences qui réſultent de cette obſerva-

tion : une ſeule nous ſuffit aujourd'hui ; c'eſt que nous n'avons à examiner que l'impreſſion faite ſur nos ſens par les ſurfaces des corps.

Nous l'avons remarqué plus d'une fois, Madame, & je ſuis forcé de le répéter ; les ſurfaces des corps réfléchiſſent vers nos yeux une matiere ſubtile qui pénétrant la prunelle comprime le nerf qui tapiſſe le fond de l'œil, & fait refluer les eſprits vers le cerveau, ces eſprits s'échappent des tuyaux qui les contenoient, & vont faire trémouſſer des fibres nerveuſes qu'ils rencontrent dans le cerveau. Dans tout ce méchaniſme, Madame, on ne peut appercevoir qu'un changement dans la détermination du mouvement des eſprits, plus ou moins grand ſelon la force de la compreſſion faite par la matiere ſubtile ſur

l'extrémité de la fibre nerveuſe qui les contenoit. Or ce mouvement peut-il deſſiner un objet, en peindre les couleurs ; peut-il rendre les parties intérieures de la ſurface du cerveau ſemblables à la ſurface des corps qui ont frappé la vue ? cela ne pourroit être exécuté qu'en deux manieres : ou il faudroit que ces eſprits chargés des couleurs des objets s'appliquaſſent ſucceſſivement dans la proportion du deſſein ſur quelques parties du cerveau ; ou ils devroient, par leurs mouvement, altérer la ſubſtance du cerveau, changer la combinaiſon de ſes parties, former des ſurfaces nouvelles, les colorer par un mélange des diverſes parties du ſang, enſorte qu'elles repréſentaſſent la figure de l'objet apperçu : l'un & l'autre eſt impoſſible ; les eſprits ne ſont

ſont pas ſuſceptibles de ces différentes couleurs. C'eſt un liquide pur qui changeroit de nature par le mélange des corps étrangers ; d'ailleurs la matiere ſubtile qui les fait refluer vers le cerveau, s'arrête à la ſurface de la fibre qui les contient, & n'agit ſur eux qu'autant qu'elle comprime cette fibre ; cette matiere ne peut ſe meler avec les eſprits contenus dans la fibre nerveuſe, elle ne pourroit donc colorer les eſprits, quand même on voudroit ſuppoſer qu'elle eſt colorée.

Ces eſprits refluent dans un tuyau qu'ils rempliſſent, & s'échappent de ce tuyau par une ligne droite. Ce mouvement ne peut les déterminer à s'appliquer diverſement à une ſurface, pour y tracer le deſſein d'un objet & le colorer ſelon ſes diverſes nuances.

Il y a encore moins d'apparence que ces eſprits repouſſés du fond de l'œil puiſſent altérer l'arrangement des parties du cerveau, & y former des ſurfaces nouvelles. La ſubſtance du cerveau n'eſt pas ſuſceptible de tous ces changemens ; & en fût-elle ſuſceptible, un mouvement direct des eſprits ne ſauroit le produire. Suppoſez un tuyau rempli d'eau, comprimez-le à l'une de ſes extrémités, de quelque nature que ſoit la compreſſion, quelque forme extérieure que vous ſuppoſiez dans le corps qui comprimera ce tuyau, vous chaſſerez toujours par l'autre extrémité une partie de l'eau qu'il contenoit, & elle s'échappera par une ligne droite incapable de former aucune figure déterminée & qui ait la moindre reſſemblance avec celle du corps qui a fait la compreſſion.

Les objets extérieurs ne peuvent donc imprimer ſur notre cerveau aucune peinture de l'objet préſent à nos yeux. Cette opération eſt inutile pour notre ame qui étant toute ſpirituelle, & ne pouvant être affectée que par une loi ſurnaturelle, n'a beſoin, pour concevoir l'idée des corps, d'aucune peinture dans notre cerveau. D'ailleurs s'il étoit néceſſaire que l'image des objets fût deſſinée ſur la ſubſtance du cerveau lorſque l'ame les apperçoit, la mémoire ne pourroit jamais les lui repréſenter, puiſque rien ne pourroit, en l'abſence des objets, rendre aux eſprits répandus dans le cerveau, ces couleurs ou ces mouvemens ſi combinés qui ſeroient néceſſaires pour deſſiner les ſurfaces des corps. Au lieu qu'en attachant l'idée au ſeul mou-

vement des fibres, il eſt aiſé de comprendre que la ſeule agitation des eſprits dans le cerveau ſuffit pour y réveiller des idées.

Mais ſuppoſons, Madame, puiſque je m'y ſuis engagé, que les objets extérieurs tracent une image dans le cerveau de la mere : ſuppoſons encore, malgré toute vraiſemblance, que ces eſprits qui ont tracé cette image ſont tranſportés avec les mêmes modifications qu'ils ont reçues dans les organes de la mere, juſqu'au cerveau de l'enfant; qu'ils peuvent y deſſiner & y peindre l'objet apperçu par la mere ; il n'en réſulteroit jamais qu'ils puſſent deſſiner le même objet ſur les parties extérieures de l'enfant, parce que tout le pouvoir de notre ame ne ſauroit donner à aucune partie des eſprits un mouvement qui les

portât sur notre peau plutôt que dans une autre partie ; rien n'est soumis à son pouvoir que l'action des parties qui servent au mouvement. Mais je veux que ces esprits y soient transportés : ils ne pourront y arriver dans le même ordre qu'ils ont été poussés vers le cerveau, ils y rencontreront un arrangement de parties totalement différent de celui du cerveau ; dès-lors tout le méchanisme est renversé, & le concours des circonstances qui ont pu produire dans le cerveau le permier effet, ne sauroit jamais se trouver sur la surface du corps.

Mais encore une fois, Madame, quand il y auroit une communication d'idées entre la mere & l'enfant, quand une idée seroit excitée par une image colorée de l'objet, tracée dans le cerveau; puisqu'en consé-

quence de cette idée les parties extérieures du corps de la mere ne reçoivent pas une impreſſion qui en change le tiſſu, & repréſente l'objet de cette idée ; la figure de ce même objet ne pourra auſſi être tracée ſur le corps de l'enfant, en conſéquence de l'idée qui lui aura été communiquée. Envain allegueroit-on la différence qui ſe trouve entre le tiſſu & la force des parties de l'un & de l'autre. La même foibleſſe qui ſe trouve dans les parties extérieures du corps de l'enfant, ſe trouve dans ſon cerveau. Ses ſenſations ſont proportionnées à cette foibleſſe, comme elles le ſont dans la mere, à la force & au reſſort des fibres de ſon cerveau ; les paſſions & tous les divers mouvemens qu'elles peuvent occaſionner dans les eſprits, ſeront donc dans la mere &

dans l'enfant proportionnés à ces différens degrés de ſolidité : ce que les paſſions ne produiront pas dans la mere à raiſon de la réſiſtance des fibres de ſon corps, elles ne pourront le produire ſur les parties extérieures de l'enfant, parce que la réſiſtance de ſes fibres, quoique foible, eſt proportionnée à l'action des eſprits.

L'imagination de la mere ne peut donc rien peindre ſur le corps des enfans. Oſerois-je me flater, Madame, de vous en avoir convaincue ? Je ſuis, &c.





VIII. LETTRE.

L'imagination de la Mere ne peut point ajouter de nouvelles parties au corps de l'Enfant, ni détruire celles qui ſont déja formées ; elle ne peut pas les transformer en celles d'un autre animal.

L'IMAGINATION de la mere peut-elle ajouter au corps de l'enfant de nouvelles parties ; peut-elle effacer & détruire celles qui ſont déja formées ; peut-elle transformer les parties de l'enfant en celles d'un autre animal ? C'eſt à ces trois queſtions, Madame, que ſe réduit votre derniere Lettre ; & je conviens que l'examen en eſt d'autant plus néceſſaire qu'elles font partie du

préjugé que j'ai entrepris de combattre. Qu'un enfant ſoit né privé de quelques doigts, c'eſt, dit-on, parce que la mere a été frappée à la vue d'une patte d'écreviſſe; la rencontre d'un manchot a été cauſe qu'un enfant eſt né ſans main: on a entendu parler d'un monſtre à pluſieurs têtes; l'imagination de la mere a fait croître une ſeconde tête ſur le corps de l'enfant. Enfin la rencontre imprévue d'un animal qui a excité dans une femme enceinte la ſurpriſe & l'horreur, a donné à l'enfant une figure reſſemblante à cet animal.

Je pourrois, Madame, répéter ici tout ce que j'ai dit juſqu'à préſent ſur l'impoſſibilité de la communication des idées entre la mere & l'enfant, & la queſtion ſeroit décidée contre le pouvoir de l'ima-

gination : je vais ſuivre une autre route. Je ſuppoſe que l'imagination de la mere peut tracer ſur le corps des enfans la figure des objets qui l'ont frappée ; ſon pouvoir ſera néceſſairement borné à repréſenter ceux dont elle peut avoir l'idée. J'ai dit dans ma précédente Lettre, qu'elle ne peut connoître que les ſurfaces des corps, qu'elle n'a & qu'elle ne peut avoir aucune connoiſſance de l'arrangement intérieur des parties, de leurs liaiſons, & de leurs rapports. Les parties ajoutées au corps de l'enfant ont cet arrangement intérieur que la mere n'a pu connoître : l'imagination de cette mere auroit donc produit ce qu'elle ne connoît pas, ce qui ne l'a jamais frappée, & dont elle n'a ni ne peut avoir aucune idée, ce qui me paroît abſolument

impoſſible. Ces parties ſont organiſées, elles ont une forme & un arrangement intérieur ſemblable à celui des autres parties de l'enfant, elles doivent donc avoir la même origine. La mere qui ne ſauroit, par l'effort de ſon imagination, créer un enfant, ne ſauroit, par ce même effort, en créer la moindre partie. Mais peut-elle effacer & détruire celles qui ſont déja formées? Si la mere pouvoit, par l'effort de ſon imagination, détruire une partie d'un corps, elle pourroit, par le même effort de l'imagination, détruire un corps entier : combien alors les remors & la honte ſeroient-ils efficaces pour garantir l'honneur ? Ne ſoyez pas ſurpriſe, Madame, s'ils ſont impuiſſans malgré toute leur violence ; une partie du corps ne peut être détruite

que par la privation de nourriture ; alors elle languit, se desseche & s'efface. Pour que l'imagination de la mere pût opérer cette privation de nourriture, il faudroit que la distribution de la nourriture fût du ressort de notre ame. Il est démontré que la nutrition se fait indépendamment de notre volonté ; qu'elle n'est point soumise à notre imagination. Quand on supposeroit donc contre toute expérience, que l'ame de la mere peut diriger à son gré les mouvemens de l'enfant ; à quelque degré de vivacité que l'imagination de la mere puisse être portée, elle ne pourra jamais priver de nourriture une partie du corps de l'enfant renfermé dans son sein. Quelqu'objet qui l'ait frappé, toutes les parties du corps de l'enfant croîtront également, si elles y sont

également diſpoſées. Quant à la métamorphoſe des parties d'un enfant en celles d'un autre animal, s'il eſt vrai qu'il y en ait eu quelque exemple, elle n'a jamais pu être l'effet de l'imagination. Pour produire ce changement, il faudroit détruire des parties qui exiſtent ; vous venez de voir que l'imagination n'a pas ce pouvoir. Il faudroit leur ſubſtituer des parties que la mere ne connoît ni ne peut connoître ; elle ne peut repréſenter ce qu'elle ne connoît pas : tout animal ſuppoſe un germe créé & fécondé ; la création d'un germe, & ſa fécondation, ne peuvent être l'effet de l'imagination.

Joignez ces raiſons, Madame, à ce que j'ai eu l'honneur de vous dire de l'impoſſibilité où eſt la mere de communiquer à l'enfant renfermé dans ſon ſein, ſes idées, ſes terreurs

& ſes paſſions, de mouvoir à ſon gré le ſang & les parties qui le compoſent, & j'eſpere qu'alors il ne vous reſtera aucun doute. Je ſuis, &c.



IX. LETTRE.

L'imagination de la Mere peut-elle, par une eſpece de ſympathie, agir ſur le corps de l'Enfant renfermé dans ſon ſein ?

JE connois la juſteſſe de votre eſprit, Madame, & j'ai toujours eſpéré de vous convaincre que le pouvoir de l'imagination des meres n'étoit qu'un faux préjugé. Si juſqu'ici vous y avez été attachée ; c'eſt faute d'avoir pu examiner : cette erreur n'étoit dépendante d'aucun ſyſteme. Tel eſt l'avantage que l'on trouve dans l'eſprit des Dames ; dès que les conduiſant de principe en principe, on leur fait entrevoir le vrai, il n'eſt point de

préjugé qu'elles n'abandonnent.

Tout le monde, Madame, n'eſt pas également ſenſible à la raiſon, & vous trouveriez des perſonnes qui, malgré les preuves que nous avons rapportées, vous répondroient qu'elles ne ſavent pas comment cette imagination peut agir; & que c'eſt peut-être par une eſpece de ſympathie.

Le mot de ſympathie n'eſt dans la bouche de ces perſonnes qu'un terme vague; déterminons-en le ſens.

La ſympathie entre les hommes, doit être conſidérée ou dans l'objet qui excite la ſympathie, ou dans celui qui en éprouve le pouvoir: dans l'objet c'eſt une diſpoſition, un arrangement de parties capable d'exciter dans notre ame un ſentiment vif, agréable; dans celui qui éprouve

ve le pouvoir de la ſympathie, elle conſiſte dans un mouvement rapide par lequel nous ſommes portés vers l'objet qui a fait en nous cette agréable impreſſion, & qui eſt devenu le but de nos deſirs & de notre affection. J'ai tâché, Madame, de vous donner une idée de la ſource de cette ſympathie en comparant l'impreſſion des objets extérieurs ſur notre ame, aux accords formés ſur un clavecin. La taille, les traits, les regards d'une perſonne nous frappent agréablement dans le premier inſtant que nous l'appercevons; quelqu'effet qu'elle ait produit en nous, nous ne pouvons l'avoir vue que par le même méchaniſme qui nous fait voir les autres objets, c'eſt-à-dire, par des impreſſions commencées au fond de notre œil, & terminées au mouve-

ment des fibres du cerveau. Ce mouvement a excité en nous une idée combinée de plusieurs qualités dans lesquelles nous espérons trouver notre utilité, notre plaisir : motifs puissans pour animer notre amour propre, & nous faire avidement rechercher cet objet. Consultez ceux qui ont éprouvé ce qu'on appelle sympathie, demandez-leur par quel pouvoir ils ont été si rapidement entraînés ; ils ont apperçu au premier coup d'œil dans l'un, un air de douceur, de bonté, de complaisance ; dans l'autre, un caractere d'esprit, d'enjouement, de vivacité ; ils vous rapportent en détail ce qu'ils ont senti dans un instant ; ils vous disent de quels tons l'accord étoit formé.

Il est évident, Madame, que l'imagination de la mere ne peut agir

ſur le corps de l'enfant par cette eſpece de ſympathie ; & ſon effet, s'il pouvoit en produire quelqu'un, ſe termineroit à lui inſpirer l'amour ou la haine : je n'y vois aucune action qui puiſſe peindre des objets ſur le corps de l'enfant.

Mais comme on peut abuſer des termes, & appeller ſympathie entre différens corps inanimés une eſpece de rapports & de convenances dans la diſpoſition de leurs parties, en conſéquence de laquelle ils s'attirent & s'uniſſent facilement ; ſi on attribuoit le pouvoir de l'imagination à cette eſpece de ſympathie, il faudroit ſuppoſer en même-tems, que quelques parties du corps de l'enfant ſeroient diſpoſées de maniere qu'elles pourroient attirer les eſprits qui ont excité l'idée, ſans qu'ils perdiſſent ce mouvement que

les objets extérieurs ont occaſionné : cette ſuppoſition eſt abſurde ; mais le même mouvement des eſprits dût-il ſubſiſter après leur paſſage au travers de toute la maſſe du ſang, ce ne feroit jamais qu'un mouvement direct & deſtiné à l'ébranlement d'une fibre nerveuſe. Il ne peint point d'image dans le cerveau; quand il en peindroit, il ne ſauroit produire le même effet ſur la peau, par la différence qu'il y a entre la ſubſtance de la peau & celle du cerveau. Mais enfin quand même tous ces effets feroient poſſibles, s'il faut, pour les déterminer, ſuppoſer dans l'une des parties du corps de l'enfant une diſpoſition indépendante de l'imagination de la mere ; ce ne ſera donc pas au pouvoir de cette imagination qu'il faudra attribuer l'impreſſion qui pa-

roîtra ſur la peau de l'enfant.

Tel eſt, Madame, le ſyſteme du pouvoir de l'imagination. On ne ſauroit trouver en ſa faveur la moindre preuve, tout concourt au contraire à en montrer le faux. Concluons donc encore une fois, Madame, que l'imagination de la mere ne ſauroit peindre ſur le corps de l'enfant renfermé dans ſon ſein la figure des objets qui l'ont frappée. Je ſuis, &c.





X. LETTRE.

Quelle est la cause de ces accidens bisarres, attribués au pouvoir de l'imagination des Femmes enceintes? Analogie entre les animaux & les végétaux: ils naissent tous d'un germe qui en contient toutes les parties.

J'Ai eu l'honneur de vous le dire, Madame, dans l'une de mes premieres lettres; ces accidens bisarres, que mal-à-propos on attribue à l'imagination des meres, sont presque tous les suites du méchanisme qui opere la fécondation des germes. J'ai ajouté que les loix de ce méchanisme étoient communes à tous les animaux, & à tout ce qui végete: si cette analogie est aussi

vraie, auſſi conſtante que je le ſuppoſe; ſi tout eſt fecondé, ſi tout ſe nourrit, & prend l'accroiſſement, ſelon les loix du même méchaniſme, on découvrira par-tout les mêmes accidens, les mêmes biſarreries; & dès-lórs, comme il n'y aura qu'un ſeul & même principe pour expliquer la fécondation & l'accroiſſement des animaux & des plantes, il ne pourra auſſi y en avoir qu'un ſeul pour expliquer les faits accidentels à cette fécondation & à cet accroiſſement. Tout deviendra ſimple, tout deviendra méchanique. Hâtons-nous, Madame, d'entrer dans un examen, qui nous promet la découverte de la vérité.

Ces chênes, ces tilleuls qui forment votre Parc, vos arbuſtes, vos légumes, en un mot, tout ce que vous pouvez imaginer d'arbres &

de plantes, ont tous été renfermés dans leurs graines. Cette verdure qui renaît chaque printems, ces fleurs qui dans cette agréable ſaiſon décorent vos prairies, & amuſent vos regards, ces fruits qui dans vos vergers ſuccedent aux fleurs; tout n'eſt qu'un développement ſucceſſif des parties renfermées dans cette graine. Elles ont dû y exiſter en petit, elles y étoient affaiſſées l'une ſur l'autre.

A combien de variations n'euſſent pas été ſujettes les productions de la nature, ſi chaque eſpece d'arbres & de plantes n'avoit pas été conſtamment déterminée par une premiere organiſation? Eût-il jamais été certain que d'un chêne il provînt un chêne, ſi le chêne qui devoit ſuccéder, n'eût été renfermé en petit dans le gland; s'il n'y eût eu un aſſemblage de parties ſolides,

qui

qui en ſe développant d'une maniere réguliere & uniforme, fixât la forme & la figure du chêne ? Livrer la propagation d'une eſpece d'arbres & de plantes à la rencontre fortuite de certains corps, ç'eût été l'expoſer à dégénérer ſans ceſſe, & à changer totalement. Il a donc été indiſpenſable que pour la formation de tout corps organiſé, c'eſt-à-dire, de tout corps qui conſerve une figure conſtante, réguliere, & différente de celle de tout autre corps, il y eût un germe qui en contînt toutes les parties; cette conſéquence s'étend ſur tout ce qui reſpire, comme ſur tout ce qui végete : les végetaux naiſſent d'une graine, les animaux naiſſent d'un oeuf. Les générations qui ſont ſous nos yeux, ont ſervi à décider de celles qui ſe dérobent à nos regards. La ſimpli-

cité de la nature eſt devenue la regle des principes de la Phyſique. Un très-grand nombre d'animaux naiſſent d'un œuf; ç'a été une raiſon pour croire que les vivipares étoient dans leur origine également renfermés en petit dans quelque ſubſtance qui a été appellée un œuf; la différence des formes extérieures n'a pas fait varier ſur le fond de la choſe : toutes les formes des graines ne ſont pas les mêmes, toutes celles des œufs ne le ſont pas auſſi; il ſuffit que les graines & les œufs contiennent, permettez-moi ce terme, la premiere architecture de la plante, ou de l'animal; c'eſt là le point eſſentiel, c'eſt en cela qu'ils ſe reſſemblent, c'eſt par ce moyen commun entre eux, que chaque genre, que chaque eſpece ſe ſoutient; c'eſt le ſeul par lequel ils

puiſſent ſe ſoutenir : il n'y a donc entre eux aucune différence eſſentielle pour le fond.

Tels ſont, Madame, les premiers traits de reſſemblance qu'on ſuppoſe entre les animaux & les plantes ; s'ils vous paroiſſent ſenſibles, la ſuite de cette analogie vous offrira peu de difficultés.





XI. LETTRE.

Si les Insectes & les Mousses naissent d'un Germe ?

LA naissance de ces Insectes dont vous me parlez, Madame, ne forme point une objection contre le principe que j'ai eu l'honneur de vous proposer. S'ils naissent dans des eaux bourbeuses, ils n'en sont pas pour cela produits au hasard, par la corruption des eaux & des matieres qu'elles renferment. Ces lieux sont propres à les faire éclorre, & à nourrir, si j'ose le dire ainsi, leur premiere enfance : mais ils y naissent d'un œuf comme tous les autres animaux ; il a existé un pre-

mier germe, qui contenant en petit toutes les parties de l'inſecte, a fixé ſon genre, ſon eſpece, d'une maniere invariable. Ces inſectes ſi peu connus autrefois, & ſi mépriſés par cette raiſon, ſont diſtribués en un nombre prodigieux d'eſpeces ; chaque eſpece a ſa forme, ſon caractere qui la diſtingue ; forme conſtante & invariable, & par conſéquent dépendante d'un premier germe. Ne regardez donc plus, Madame, cette foule d'inſectes comme un vil amas de corruption : graces à un Philoſophe attentif, clairvoyant, judicieux, infatigable, ce ſont des peuples nouveaux, des peuples innombrables, qui ont leurs mœurs, leurs loix, leurs coutumes ; ce ſont pour nous comme de nouvelles richeſſes répandues dans l'univers.

Les yeux ſeuls, ou les yeux ai-

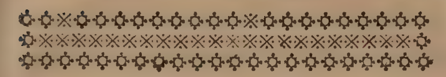
dés du microſcope, peuvent connoître cette organiſation extérieure qui diſtingue les inſectes entre eux. Si l'intérieure échappe à nos yeux, la raiſon y ſupplée. Elle juge de la diverſité de leurs viſceres par la variété de leurs alimens ; l'un armé d'une trompe, va chercher ſa nourriture dans le ſuc des fleurs : l'autre ne ſe nourrit que des feuilles qu'il ronge ; d'autres ne vivent que de limon. Je ne finirois pas, Madame, ſi je voulois entrer dans le détail de la nourriture des inſectes : chacun a la ſienne, dès-lors chacun doit avoir une différence eſſentielle dans l'état de ſes viſceres.

Que n'aurois-je pas à vous dire ſur l'organiſation de leur cerveau ! Quelle variété ne doit-on pas y ſuppoſer, en voyant dans chaque eſpece d'inſectes, leurs penchans, leurs

travaux, leur police! Déterminés par une organiſation ſinguliere, & propre à chaque eſpece, ils ont toujours les mêmes idées, les mêmes vues, ils tendent au même but: l'exemple des différentes eſpeces n'apporte chez les autres aucun changement; jamais le moucheron n'a imité l'abeille; chacun en un mot eſt borné à ſon ordre, à ſa regle; & comme on ne peut pas ſuppoſer qu'ils aient l'uſage de la raiſon, il faut croire qu'ils ſont guidés par une organiſation particuliere. Pour que cette organiſation ſubſiſtât toujours la même, il a donc fallu que, ſemblables aux autres animaux, les inſectes naquiſſent d'un germe qui contînt en petit toutes leurs parties.

Il en eſt de même de ces mouſſes qui naiſſent ſur l'écorce des arbres, ou dans des lieux humides. Vous

ne devez pas, Madame, les regarder comme un effet de la transpiration des corps. Consultez nos maîtres en botanique, ils vous diront que ce sont des vraies plantes; le microscope les leur représentant sous des grandeurs sensibles, ils les connoissent, & ils les distinguent entre elles, comme nous distinguons les ormes & les tilleuls; ils vous diront que, semblables à la fougere, leurs feuilles sont chargées d'une poussiere legere, qui est une véritable graine. Le vent l'emporte, & la dépose sur des lieux humides, c'est de ce germe que naissent toutes ces mousses; ainsi, Madame, prenez une autre idée des mousses, & sur-tout ne méprisez pas les insectes. Je suis, &c.



XII. LETTRE.

Méchanisme de la fécondation des Germes.

VOus voilà donc, Madame, reconciliée avec les insectes; pourquoi ne parviendriez-vous pas à les aimer? Il en est quelques-uns qui pourroient amuser votre loisir, exciter, satisfaire votre curiosité, & multiplier agréablement vos occupations champêtres. On ne sauroit trop les varier; l'œil & l'esprit languissent dans l'uniformité. Un parterre seroit bien tôt ennuyeux, s'il n'étoit orné de différentes fleurs. Je voudrois pouvoir mettre la même variété dans mes lettres: mais n'en est-ce point une de passer d'une connois-

ſance à l'autre ? Nous avons vu tout ce qui végete, tout ce qui reſpire renfermé ſans vie, ſans action dans un très-petit eſpace, dans un germe ; tout y exiſte, rien n'y paroît diſtingué. Animons tous ces êtres, fécondons ces graines & ces œufs, couvrons les campagnes de plantes & d'arbriſſeaux, peuplons l'air, la terre, & les eaux. Nous le pouvons à peu de frais : il n'eſt queſtion que de faire paſſer dans ce premier germe un liquide, qui en ſouleve légement les parois, en dilate les vaiſſeaux, & facilite l'entrée à un ſuc plus groſſier & plus abondant, qui augmentant chaque jour la premiere dilatation, nourriſſe, & faſſe croître tous ces êtres.

C'eſt en cela ſeul, Madame, que conſiſte tout le méchaniſme de ce qu'on appelle fécondation des ger-

mes. Ils contiennent toute la plante, ou tout l'animal: mais les parties de ces différens corps sont si affaissées l'une sur l'autre, qu'elles ne sauroient en cet état donner entrée à un liquide assez abondant, & assez actif pour les étendre, & les développer entierement; il faut qu'elles y soient disposées: il faut faire, pour ainsi dire, un peu de jour entre les parois, & dans le canal des petits vaisseaux; il faut qu'un très-petit coin facilite l'entrée d'un coin plus considérable. Ce premier effort est l'ouvrage de la fécondation: un suc très-delié s'insinue, pénetre les vaisseaux destinés à former les fibres ligneuses, les feuilles, les fleurs, les fruits, en un mot l'arbre entier. Alors ce germe disposé par cette premiere dilatation, à recevoir des sucs plus grossiers, & capables d'un grand

effort, ſe développe ſucceſſivement, & prend enfin l'accroiſſement propre à ſon eſpece.

Je n'ai ſuivi ce détail que dans les plantes ; & il vous eſt facile, Madame, d'en faire l'application aux œufs des animaux. Ils contiennent en petit toutes les parties de l'animal, comme dans la graine ſont contenues celles de la plante, ou de l'arbre ; dans l'un & dans l'autre vous reconnoiſſez même petiteſſe, même aſſemblage, même affaiſſement de parties ; par conſéquent même obſtacle à l'entrée d'un ſuc groſſier, qui les faſſe croître. Dans une reſſemblance ſi exacte les moyens doivent être les mêmes. La fécondation d'un œuf doit donc comme celle de la graine, être opérée par un liquide très-atténué, qui ſépare ces tuyaux affaiſſés, & donne entrée

à un ſuc plus groſſier & plus abondant, d'où doit dépendre la nourriture & l'accroiſſement de l'animal. Ainſi la nature qui en conſervant partout une exacte ſimplicité, n'emploie qu'un ſeul & même moyen pour maintenir les différences caractériſtiques des plantes, des arbres, & des animaux, n'emploie auſſi qu'un même méchaniſme pour la fécondation des germes. Je ſuis, &c.





XIII. LETTRE.

L'ame n'affranchit pas notre corps des loix méchaniques de la fécondation, communes entre les animaux & les végétaux.

JE n'en disconviendrai point, Madame; il y a une grande différence entre les animaux & les plantes: j'avouerai même qu'à n'examiner les choses que par la surface, la comparaison entre les animaux & les végétaux doit paroître choquante. Elle doit le paroître bien davantage lorsque cette analogie s'étend jusques sur l'homme: l'excellence de son ame, & la supériorité qu'elle lui donne sur tout cet Univers, devroit presque faire croi-

re qu'il doit y avoir pour lui des loix particulieres différentes de celles qui ſont établies pour les autres êtres : mais cette ame qui conſtitue la nobleſſe de notre être, n'affranchit pas notre corps des loix méchaniques : donnée à l'homme pour régler & diriger ſes actions libres, elle n'a nulle part aux actions néceſſaires. Nous pouvons pourſuivre ou éviter un objet ; mais nous ne ſaurions interrompre la circulation de notre ſang : elle eſt ſoumiſe à un méchaniſme qui ſubſiſte indépendamment de notre volonté. La diſtribution de la nourriture eſt dans le même cas : eſt-il quelqu'un, comme je l'ai dit ailleurs, qui puiſſe empêcher, par le ſeul effort de ſa volonté, que l'une de ſes mains ſoit nourrie, ou augmenter en elle la diſtribution de la nourriture ? Il

eſt donc vrai que les loix du méchaniſme ſubſiſtent en nous, indépendamment de la préſence de notre ame; & en ce ſens, il eſt encore vrai de dire que les plantes, les arbres, & les animaux ainſi que l'homme, ſont ſoumis aux mêmes loix.

Ces raiſons appliquées à la fécondation de l'œuf acquerroient, s'il étoit poſſible, une nouvelle force. L'œuf qui, avant d'être fécondé, eſt renfermé dans le ſein de la mere, n'a certainement point d'ame; & il faut que ce corps renfermé dans l'œuf ait été développé, qu'il ait pris une forme déterminée avant qu'une ame lui ſoit unie. Sa deſtination ne peut changer les moyens néceſſaires à ſa fécondation; il faut qu'il ſoit diſpoſé à recevoir une nourriture qui le faſſe croître: l'affaiſſement des parties de ce petit

corps

corps s'oppoſe à l'entrée de cette nourriture ; il faut donc qu'auparavant elles ſoient légerement ſoulevées ; ce doit être l'ouvrage d'un liquide plus atténué que le ſuc nourricier, d'un liquide aſſez fluide pour s'inſinuer dans des vaiſſeaux ſi affaiſſés, & aſſez actif pour les ſoulever : voilà un méchaniſme néceſſaire ; les graines & les œufs ſont exactement dans le même cas, & n'ont beſoin que des mêmes ſecours.

Il eſt vrai, Madame, que les liqueurs qui doivent opérer dans les graines & dans les œufs ce premier ſoulevement, ſont différentes entre elles ; mais cette différence ne détruit pas l'égalité du méchaniſme. Le ſuc de quelques plantes eſt un poiſon, d'autres ne contiennent qu'une liqueur douce & bienfaiſan-

te. Pourquoi ces deux eſpeces de plantes nourries ſur un même terrein ont-elles des qualités ſi oppoſées ? C'eſt que l'une eſt diſpoſée à recevoir une nourriture chargée de ſels capables d'épaiſſir notre ſang, ou de corroder les parties ſolides de notre corps, tandis que l'autre, par la diſpoſition des pores de ſes racines, refuſe l'entrée à ces mêmes ſels, & ne la permet qu'à des ſucs purs & balſamiques. Les germes des plantes ne ſont, vous le ſavez, Madame, que des plantes en petit : ſi une plante eſt deſtinée par ſa ſtructure à recevoir de la terre des ſucs empoiſonnés, cette même ſtructure doit ſe trouver dans le germe. Qu'eſt-ce que la fécondation doit opérer ſur ce germe ? Nous l'avons ſouvent répété ; un liquide doit s'inſinuer dans

des vaiſſeaux très-reſſerrés, les ſoulever, les dilater pour faciliter l'entrée à une nourriture plus groſſiere. Mais nous avons ſuppoſé, & il eſt vrai en effet, que cette plante doit, par ſa ſtructure, ne permettre l'entrée qu'à des ſucs empoiſonnés ; il faudra donc que le liquide qui doit la féconder, ſoit de la nature de ces ſucs, qui dans la ſuite doivent la nourrir. Oui, ſans doute, & dès ce moment, Madame, vous pouvez entrevoir les variétés infinies qui doivent ſe rencontrer dans les liqueurs deſtinées à féconder les graines des plantes & des arbres : mais ces variétés, quelque grandes, quelque nombreuſes qu'elles puiſſent être, ne changeront jamais la loi du méchaniſme : il faudra toujours que le germe ſoit pénétré, que les vaiſſeaux ſoient ſoulevés. Tout

ce que j'ai dit des graines, Madame ; doit être appliqué à la fécondation des animaux. Ils sont destinés, il est vrai, à être nourris bien différemment des plantes ; ils doivent être disposés à cette nourriture par l'action d'un liquide qui ait avec eux un entier rapport : mais la différence de ces liquides n'en mettra pas dans le méchanisme de la fécondation. Que le corps de cet animal soit destiné à recevoir une ame, il ne peut en résulter aucun changement : la nutrition du corps n'est pas du ressort de l'ame ; la fécondation qui n'est que le prélude de la nutrition, ne doit pas l'être davantage, & d'autant moins que le germe, objet de la fécondation, n'a point d'ame, & ne peut en avoir. La fécondation de toutes

les graines, & de tous les œufs, ne reconnoît donc, Madame, qu'une ſeule & même loi. Je ſuis, &c.





XIV. LETTRE.

Figures irrégulieres dépendantes de la ſituation du corps de l'Enfant dans le ſein de la Mere. Effets de la compreſſion. Réunion de deux corps.

DE's que vous reconnoiſſez, Madame, la néceſſité d'un premier germe, & l'uniformité d'un méchaniſme dans la fécondation, il ne me reſte qu'à vous faire voir que ces accidens biſarres qui ſurviennent ſur le corps des enfans, & qu'on attribue au pouvoir de l'imagination des meres, arrivent également aux plantes & aux arbres, & qu'ils ont une ſource commune dans le méchaniſme de la féconda-

tion. Je ne ſuis point étonné que vous l'attendiez avec empreſſement ; cependant, Madame, comme toutes les irrégularités que nous obſervons dans la figure des animaux & des végétaux ne dépendent pas de leur fécondation ; que quelques-unes ne ſont occaſionnées que par des circonſtances étrangeres ; je vais commencer par l'examen de ces accidens particuliers : les détails où nous entrerons dans la ſuite en deviendront plus ſimples.

Un Jardinier, & principalement le Fleuriſte, ſépare avec ſoin de ſon terreau les pierres & les corps trop ſolides qui peuvent y être mêlés ; s'il manquoit de prendre cette précaution, il courroit riſque que la plante ne fût gênée par le voiſinage de quelqu'un de ces corps ſoli-

des qui la forceroit à se plier, qui en presseroit la tige, l'applatiroit, & lui donneroit une figure irréguliere. Il en est de même du corps de l'homme. Pour que l'enfant conserve une figure réguliere, il faut que l'œuf se développe dans un espace libre : mais il arrive souvent que la courbure de l'épine du dos, ou celle des os qui forment le bassin ; des tumeurs placées dans les entrailles, & plusieurs autres obstacles rétrécissent ou occupent l'espace destiné au corps de l'enfant, & en compriment & gênent différentes parties : telle est la cause de plusieurs figures irrégulieres. Quelquefois l'épine du dos en est courbée en divers sens, quelquefois les bras de l'enfant en sont repoussés & croisés derriere le dos. Un autre enfant naîtra avec les bras étendus en

en croix, & la tête penchée : en un mot, le corps des enfans, semblable à un fruit nouvellement formé qu'on laisse grossir dans un moule qui le gêne, prendra autant de figures & d'attitudes différentes qu'on pourra imaginer de différences dans la maniere dont il sera comprimé.

Les mains de l'enfant peuvent aussi comprimer & diviser d'autres parties de son corps. Un doigt appliqué sur la levre la pressera trop dans un point. Cette compression en gênera les vaisseaux, & empêchera que la nourriture y soit portée : cette partie trop mince & trop foible en proportion des parties latérales qui reçoivent tout leur accroissement, se déchire au moindre effort, la levre est divisée : le même accident arrive chaque jour

dans les racines des plantes, lorſqu'encore tendres elles croiſſent trop près de quelques corps ſolides.

Si vous ne faiſiez attention, Madame, qu'à l'effort néceſſaire pour diviſer avec quelque inſtrument la levre d'un enfant nouveau-né, vous auriez lieu de douter que la preſſion de l'un de ſes doigts puiſſe cauſer cette diviſion tandis qu'il eſt dans le ſein de ſa mere; mais daignez vous rappeller qu'une ſoie qui lie la branche d'un arbriſſeau devenant ſupérieure à tout l'effort de la ſeve, l'empêche de croître, ou occaſionne la diviſion de l'écorce & des fibres ligneuſes. Cette ſupériorité de force que nous reconnoiſſons dans les liquides dont l'impulſion donne l'accroiſſement aux animaux & aux végétaux, conſiſte principalement

dans la continuité de ſon action ; mais cette action conſidérée dans chaque inſtant eſt ſi foible, que le moindre obſtacle peut la ſurmonter. Appliquez ce principe à un enfant nouvellement formé, dont les chairs n'ont preſqu'aucune conſiſtence, & en qui l'action des liquides eſt proportionnée à cette foibleſſe ; & vous reconnoîtrez, Madame, avec combien de facilité la levre d'un enfant peut être diviſée par la compreſſion continue faite par l'un de ſes doigts dont la ſolidité & la réſiſtance ſurpaſſent de beaucoup celle de la levre.

Mais le croirez-vous, Madame, le corps d'un enfant peut comprimer le corps d'un autre enfant avec aſſez de force pour le faire périr ; ces accidens ſont rares, mais ils ne ſont pas ſans exemple : une femme

heureusement accouchée d'un enfant bien formé, fut en même-tems délivrée d'un petit embrion extrement applati, & qui n'avoit pas deux pouces de longueur. Ses chairs ne paroissoient que des membranes, mais l'on distinguoit aisément la tête, le corps, & les extrémités. Si le corps d'un enfant peut être exposé à une compression si excessive, on ne peut refuser d'admettre la possibilité d'une compression plus légere; & dès qu'une telle compression peut occasionner dans les plantes des accidens semblables à ceux qu'on observe dans les animaux, il ne faut recourir qu'à une même cause pour expliquer les mêmes faits.

Il est ordinaire de voir dans les plantes un autre effet de la compression: celles qui sont gênées à leur

ſortie de la terre ſe courbent & ſe replient en divers ſens ; ainſi les parties molles d'un enfant peuvent être défigurées au moment de la naiſſance, le front en eſt renverſé & applati, & le viſage contrefait. Au travers de ces irrégularités, on croit quelquefois y reconnoître une reſſemblance avec certains animaux : mais quelque penchant qu'aient les ſpectateurs crédules à attribuer ces effets & cette reſſemblance au pouvoir de l'imagination des meres, ils en ſont auſſi indépendans qu'ils pourroient l'être ſi une Sage-femme avoit de ſes mains défiguré le viſage de cet enfant.

Il me ſeroit facile, Madame, de citer des exemples de pluſieurs figures irrégulieres cauſées par la compreſſion du corps de l'enfant dans le ſein de la mere ou dans le

moment de ſa naiſſance ; & pour mieux vous convaincre de ce que peut cette compreſſion, je pourrois vous rappeller les effets que les corps de baleine, les colliers, les bottines, operent ſur les enfans après leur naiſſance : mais je ne veux point abuſer de votre attention par des détails ſuperflus. Je paſſe à un autre effet de la compreſſion dont les exemples ſont ſouvent ſous vos yeux.

En parcourant les allées de votre parc, & ſur-tout les allées de charme, vous avez vu, Madame, que pluſieurs arbres ſe réuniſſent : les uns fécondés ſéparément dans la terre, ne forment en ſortant qu'un même tronc, une même écorce les enveloppe ; ils ſe ſéparent enſuite vers le milieu du tronc, & forment deux différentes têtes ; quel-

quefois la réunion de deux arbres ne ſe fait que vers le milieu du tronc, & ils ne forment plus que la même tête, quelquefois elle ne ſe fait que dans quelques-unes de leurs branches ; cette biſarrerie eſt ſi commune dans certaines eſpeces d'arbres, qu'on voit ſouvent pluſieurs arbres réunir leurs branches entrelacées. Dans tous ces cas, la trop grande proximité cauſe une compreſſion dans les parties de l'arbre qui ſe touchent mutuellement; cette compreſſion augmente néceſſairement à meſure que l'arbre groſſit, & elle gêne de plus en plus le cours de la ſeve dans les points comprimés. L'écorce trop preſſée, & qui ne peut s'étendre en proportion des parties voiſines & libres, ſe déchire, s'entre-ouvre dans les deux arbres ; & comme ce déchirement ſe

fait dans le lieu où les deux arbres se touchent, il arrive que les parties déchirées de l'écorce se réunissent par la prolongation & l'entrelacement de leurs fibres, & ne forment plus qu'une même enveloppe : ce que j'ai dit de l'écorce a lieu aussi dans les fibres ligneuses, lorsqu'elles sont exposées à la même compression.

Il en est de même des enfans ; les doigts des mains & des piés trop rapprochés se réunissent en patte d'oie. Cette réunion qui peut avoir lieu en d'autres parties du même corps arrive quelquefois entre deux différens corps ; & comme elle dépend de la maniere dont deux œufs ont été placés dans le sein de la mere, (position qui varie nécessairement,) cette réunion se fait aussi de différentes manieres. On a vu des

enfans réunis par l'épaule, par le front, par la poitrine, par le dos; pour tous ces cas, il n'y a qu'une même cauſe, & il vous eſt facile de l'expliquer, Madame, en y appliquant ce que j'ai eu l'honneur de vous dire ſur la réunion des arbres.

Ce ne ſont pas toujours des corps entiers qui ſe réuniſſent; on a vu quelquefois deux têtes ſur un même corps, & quelquefois deux corps ſous une même tête; on a vu un enfant avec quatre bras. Je crois, Madame, que vous êtes bien perſuadée que l'imagination de la mere n'a pu créer cette tête ou ces bras ſuperflus; & connoiſſant que deux arbres trop rapprochés ſe réuniſſent & croiſſent enſemble, vous devinerez ſans peine la cauſe de la réunion de ces parties. Mais pourquoi n'y a-t-il que ces parties qui

aient pris leur accroiſſement ? Ont-elles appartenu à un autre corps : & ſi elles lui ont appartenu, pourquoi tout le corps ne s'eſt-il pas réuni ; qu'eſt-il devenu ? La réponſe à ces queſtions, Madame, dépend du principe de la fécondation commun aux végétaux & aux animaux. J'aurai l'honneur de vous en parler dans ma premiere Lettre, & j'eſpere, Madame, que vous ſerez ſatisfaite de la ſimplicité de mes principes. Je ſuis, &c.



XV. LETTRE.

Difpofition du liquide & des folides néceffaire pour une exacte fécondation. Accidens dépendans d'une trop forte réfiftance du germe. Monftres caufés par la privation ou par l'addition de quelques parties. De quelques efpeces de moles.

J'AIME bien l'empreffement avec lequel vous me demandez compte de ce corps auquel ont dû appartenir cette tête & ces bras ajoutés au corps d'un autre enfant. Vous jugerez vous-même de fon fort, Madame ; voici le principe fur lequel vous pourrez établir votre décifion. J'ai eu l'honneur de vous dire, que chaque plante & chaque animal

avoit été renfermé dans un premier germe ; que ce germe devoit être fécondé pour qu'il pût être nourri, & prendre ſon accroiſſement ; & enfin que cette fécondation conſiſte dans un léger ſoulevement des parties ſolides du germe, opéré par l'action d'un liquide qui s'inſinue juſques dans ſes plus petits vaiſſeaux. Vous devez ſans peine en conclurre, Madame, que ce liquide fécondant doit avoir une force capable de ſoulever ces vaiſſeaux ; que ſon mouvement d'impulſion doit être ſupérieur à la réſiſtance que lui peuvent oppoſer les parties ſolides du germe : mais il peut arriver, ou que ces vaiſſeaux oppoſent une trop grande réſiſtance, ou qu'ils cedent trop à l'action de ce liquide. Nous allons voir ce qui doit réſulter de ces deux différens cas.

Si tout le germe avoit une résistance trop forte, le liquide ne le pénetreroit pas; les parties du germe ne seroient pas soulevées, le passage ne seroit point frayé au suc nourricier, le germe ne seroit pas fécondé. Or il peut arriver que cette résistance trop forte ne se rencontre que dans une seule portion du germe, & que les autres parties cedent à l'action du liquide. Alors les parties qui n'ont pas trop résisté seront fécondées; & au contraire, celle qui, par trop de résistance, n'aura pas donné entrée au liquide, ne sera pas fécondée. Les parties fécondées recevront la nourriture & l'accroissement, tandis que la partie non fécondée disparoîtra totalement. C'est ainsi, Madame, qu'on a vu des enfans naître sans bras ou sans tête; l'imagination de

la mere n'avoit pas détruit ces parties, mais elles n'avoient pas été fécondées.

Quelquefois la plus grande portion du germe résiste trop à l'action du liquide fécondant ; & une partie, la tête, par exemple, qui cede à l'impulsion de ce liquide, reçoit seule la fécondation. Vous me prévenez sans doute, Madame, vous décidez pourquoi d'un corps entier il n'y a eu que la tête ou les bras qui aient été fécondés, & qui aient pu être ajoutés au corps d'un autre enfant. Vous saviez déja que cette union ne s'étoit faite que par la trop grande proximité entre deux œufs dans le sein de la mere. Toute union entre deux corps ne reconnoît point d'autre cause ; vous pouvez maintenant, à l'aide de ces deux principes, vous rendre raison

de toutes les autres unions monſtrueuſes.

Mais vous me demanderez ſans doute, Madame, pourquoi on ne voit point d'accouchemens d'un ſeul bras ou d'une ſeule tête, puiſqu'il peut arriver que l'une de ces parties du corps puiſſe ſeule être fécondée. La raiſon en eſt bien ſimple : une tête ſéparée du corps ne ſauroit être nourrie. La nourriture paſſe de la mere à l'enfant par un cordon de vaiſſeaux, qui, pénétrant par le nombril, porte le ſang dans d'autres vaiſſeaux qui le diſtribuent à toutes les parties, il n'y a point d'autre voie pour nourrir le corps de l'enfant ; ainſi, Madame, dès que le tronc n'exiſtera pas, les autres parties, quoique fécondées, ne pourront recevoir la nourriture & l'accroiſſement, à moins que la

proximité d'un autre corps ne leur fourniſſe l'occaſion de s'y réunir ; & ſi elles ne ſont pas nourries, en vain auront-elles été fécondées, elles s'effaceront.

Il n'en eſt pas de même lorſque la fécondation ſe borne au cordon des vaiſſeaux & aux membranes deſtinées à envelopper le corps de l'enfant ; & vous devez conclurre, Madame, du principe établi, que quoique toute la portion du germe deſtinée à former le corps de l'enfant n'ait pas pu être fécondée, les membranes & le cordon des vaiſſeaux qui exiſtent dans le germe peuvent avoir été fécondés ; les membranes ſe nourriſſent alors, & prennent l'accroiſſement indépendamment du corps de l'enfant, parce qu'elles reçoivent le ſang par des rameaux particuliers & extérieurs : mais

comme elles ne ſont pas ſéparées, ſoulevées, & ſoutenues par aucun corps, elles ſe replient, ſe rapprochent, ſe réuniſſent, & ne forment qu'une maſſe informe. J'ai même obſervé dans une occaſion, que toutes ces membranes qui ſervent d'enveloppe au corps de l'enfant, n'avoient pas été fécondées également: les vaiſſeaux lymphatiques paroiſſoient avoir eu le plus de part à la fécondation, auſſi étoient-ils monſtrueux & en ſi grand nombre, qu'au terme de l'accouchement la femme ne fut délivrée que d'un amas prodigieux de petites véſicules attachées l'une à l'autre, & pleines d'une humeur ſemblable à la lymphe du ſang.

Ces accidens ne ſont pas attribués à l'imagination des meres, & j'aurois pu les paſſer ſous ſilence:

mais leur liaiſon avec le principe que j'ai établi, en montre l'étendue. C'eſt une preuve de plus en ſa faveur; & dans une matiere où le préjugé a tant de force, je crois, Madame, qu'il ne faut en négliger aucune. Je ſuis, &c.





XVI. LETTRE.

La fécondation des graines, défectueuse par la trop forte résistance des parties du germe; conséquence de ce défaut dans les Arbres; application au corps de l'Enfant. Difformités du visage. Défaut d'accroissement dans quelques parties. De quelques especes de taches.

IL n'est pas impossible, comme vous le pensez, Madame, de trouver dans la fécondation des plantes & des arbres, les mêmes défauts que nous avons reconnus dans celle des œufs. Il est vrai que les végétaux n'étant pas constamment déterminés à la même figure extérieu-

re, au même ordre, & au même nombre de parties, on s'apperçoit plus difficilement de la ſuppreſſion d'une branche que de la perte d'un bras. Le défaut de cette branche n'échappe pourtant pas toujours à l'œil du Jardinier attentif & obſervateur, & il le découvre principalement dans les arbres naiſſans; il obſerve que de deux branches qui doivent former une fourche, il n'en croît ſouvent qu'une ſeule qui, en conſervant cette inflexion ſelon laquelle les deux premieres branches s'écartent l'une de l'autre, démontre viſiblement qu'une autre branche devoit figurer avec elle; &, ce qui doit ne laiſſer aucun doute, on apperçoit une petite élévation émouſſée dans le point où la branche qui ſubſiſte commence à s'écarter, ce qui déſigne le lieu d'où de-

voit partir la ſeconde branche. Voilà donc un cas ſemblable à la naiſſance d'un enfant ſans tête ou ſans bras ; voilà un cas où toutes les parties du germe n'ont pas été fécondées.

Quant au défaut de fécondation dans le germe entier, il eſt trop commun pour qu'on puiſſe le révoquer en doute. Ne ſait-on pas que de pluſieurs graines jettées en terre, il n'en leve qu'une partie ? Et il ne faut pas croire qu'elles aient manqué d'un liquide fécondant : cela n'eſt pas probable, puiſque des graines voiſines en ont été fécondées. D'ailleurs l'écorce qui couvre la graine a été entre-ouverte, la pulpe farineuſe qui enveloppe le germe a été pénétrée : mais le liquide y a borné ſon action ; il n'a pu s'introduire dans le germe, il

n'a pu le féconder. Ces ſeuls traits d'uniformité ſeroient une preuve convaincante que l'imagination des meres n'a aucune part à ces générations monſtrueuſes par le retranchement de quelques parties.

Quoi qu'il en ſoit, j'ajoute, Madame, à ce que j'ai eu l'honneur de vous dire, qu'il doit y avoir un milieu entre une réſiſtance totale qui s'oppoſe à la fécondation, & cette ſoupleſſe meſurée qui permettant l'entrée du liquide fécondant, concourt à une fécondation réguliere. Le ſolide peut ne pas réſiſter totalement, mais il peut n'avoir pas aſſez de ſoupleſſe ; alors les vaiſſeaux ne ſeront pas ſuffiſamment ſoulevés, & ils ne donneront pas entrée à une nourriture aſſez abondante & aſſez active. Le germe ſera nourri, mais il ne le ſera pas en proportion

d'un autre germe bien fécondé ; il croîtra, mais il n'acquerra jamais une grandeur naturelle. On en voit plusieurs exemples dans des arbrisseaux d'un même âge qui ont pris naissance, & qui s'élevent dans un même terrein ; les uns prennent dans peu de tems leur accroissement naturel, tandis que les autres, quoique souvent réguliers autant que leur petitesse peut le leur permettre, demeurent dans l'état de nains. Ce mot vous prévient, Madame, sur l'application que je puis faire, & vous découvrez du même coup d'œil pourquoi une branche dans un arbre, un bras dans un enfant, ne croissent pas en proportion avec les autres parties ; c'est que cette branche & ces bras sont moins nourris, & ils reçoivent moins de nourriture, parce que dans la féconda-

tion du germe, le premier ſolide n'a pas eu aſſez de ſoupleſſe, & qu'il n'a pu être ſuffiſamment ſoulevé pour donner entrée à une nourriture proportionnée à celle que reçoivent les autres parties.

Dans ces branches mal fécondées, toutes les fibres ligneuſes ne croiſſent pas toujours également; il y en a qui obéiſſant à l'action de la ſeve, ſe dilatent & ſe prolongent; mais quelques autres qui ne croiſſent pas dans la même proportion, réſiſtent à cette extenſion commune, & par leur réſiſtance forcent la branche à ſe plier. C'eſt ainſi qu'un enfant qui d'abord a paru bien formé, devient boſſu en grandiſſant; une portion des vertebres du dos & des ligamens qui les réuniſſent, ne pouvant croître en proportion du reſte du corps, forcent l'épine

à

à se courber & à se vouter.

Le même méchanisme peut occasionner des difformités dans plusieurs autres parties du corps. Si les aîles du nez n'ont pu acquerir toute leur étendue, & se préter à l'extension commune des autres parties, le nez sera pincé & recourbé. Ce sera le nez d'un singe, ou le bec d'un oiseau, selon que la figure sera plus ou moins approchante de l'un ou de l'autre, & que quelque évenement imaginé après coup, ou le caprice des spectateurs le fera decider. L'un des yeux pourra aussi être pris pour l'œil d'un animal, si la paupiere qui le couvre, ou si les os qui forment la partie antérieure de l'orbite, moins étendus, & moins ouverts que ceux de l'autre œil, ne laissent entrevoir que la prunelle. Je n'ai pas besoin de détailler toutes les

formes que peuvent prendre les autres traits du viſage, ſelon que la peau & les muſcles ſeront plus ou moins raccourcis, & que les os ſeront plus ou moins élevés, ou enfoncés. Il vous ſuffit, Madame, d'en reconnoître la cauſe, & de voir que ces variations, ſemblables à celles qui ſurviennent dans les arbres, ne doivent pas être attribuées au pouvoir de l'imagination; & qu'elles dépendent uniquement de l'inégalité ſurvenue dans la fécondation de la plante, ou de l'animal: paſſons à d'autres effets de ce même méchaniſme.

On ne ſauroit douter, Madame, que la peau qui couvre notre corps, ne ſoit une partie diſtincte des autres, lorſqu'elle eſt renfermée dans le germe; & qu'elle ne ſoit ſoumiſe aux mêmes loix que les autres parties. Il faut, pour qu'elle ſoit ample

& flexible dans toutes ſes parties, qu'elle ait été par-tout également fécondée. Cela n'arrive pas toujours : lorſqu'elle ne cede pas aſſez à l'accroiſſement des parties qu'elle recouvre, elle les gêne, les force à ſe plier, quelquefois même les reſſerre comme une ligature, & empêche leur accroiſſement. Ce défaut eſt principalement ſenſible dans quelques perſonnes, dont un ou pluſieurs doigts ayant d'abord groſſi naturellement juſqu'à la ſeconde articulation, ſont tout-à-coup étranglés, & deviennent ſi petits qu'on en prendroit l'extrémité pour celle du doigt d'un enfant entée, pour ainſi dire, ſur la moitié du doigt d'un homme. De pareils accidens, quoique plus rares, arrivent aux bras & aux jambes, preſque toujours par le ſeul vice de fécondation d'une

partie de la peau, & jamais parce que la mere a pu voir une perſonne eſtropiée.

Ces accidens ne ſont pas toujours auſſi conſidérables : ſouvent ils ne ſurviennent que dans de très-petites parties ; & cette réſiſtance que les fibres oppoſent à une extenſion proportionnée à celle des autres parties, ne ſe montre que par un changement dans le tiſſu, & dans la couleur de la peau ; elle demeure plus compacte, & acquiert une blancheur ſemblable à celle des cicatrices : cela n'eſt quelquefois ſenſible que dans deux ou trois fibres réunies, & quelquefois dans un plus grand nombre, & dans des points qui gardant entre eux différens rapports, forment ou un cercle, ou un quarré, ou un compoſé biſarre de pluſieurs autres figures. C'en eſt aſ-

ſez pour qu'on y découvre des figures d'animaux, de fleurs, ou de tout autre objet connu, ſelon le caprice de celui qui décide. Voilà une ſource féconde de reſſemblances avec les objets qui ont pu frapper l'imagination de la mere. Il n'eſt plus queſtion que de décider quel objet l'a frappée; neuf mois de groſſeſſe en ont préſenté à ſes yeux un aſſez grand nombre pour en trouver quelqu'un, qui ait quelque reſſemblance avec la tache blanche.

On découvre chaque jour dans les racines & le corps ligneux de pluſieurs arbres des reſſemblances avec des objets connus, bien plus caractériſées que celles qu'on croit obſerver ſur le corps des enfans; elles doivent même être beaucoup plus parfaites, parce que la ſolidité de ces corps leur permet moins de

varier, & de changer de figure.

Quand je parle de changement de figure, ce n'eſt pas de ces changemens que doit produire le mouvement de la partie ; je parle d'un changement réel, qu'amenent les différens âges. Une légere impreſſion faite ſur la peau, & qui dans l'enfance ne reſſembloit qu'à une petite cicatrice, acquérant plus d'étendue, à meſure que le reſte du corps prend un accroiſſement, approchera de la figure d'un poiſſon, ou de celle de quelque autre objet ; un nouveau changement dans la peau fait varier la figure, & la reſſemblance ; enfin la peau maigrit, ſe ride ; la cicatrice ſe rapproche, & ne reſſemble à rien. Des reſſemblances ſi liées aux changemens qui ſurviennent dans nos corps, décelent bien leur origine. Je ſuis, &c.



XVII. LETTRE.

Effets d'une trop foible résistance des parties du Germe. Ressemblance avec les Draperies, & les Fruits rouges.

NOUS avons vu, Madame, quels devoient être les effets d'une résistance trop forte des parties du germe : voyons maintenant ce qui doit résulter d'une résistance trop foible. Si le germe d'une plante céde trop à l'action du liquide qui doit en soulever les vaisseaux pour les disposer à recevoir la nourriture, ces vaisseaux trop dilatés donneront entrée à des sucs grossiers & surabondans, qui feront croître la plante d'une maniere extraordinaire. Vous en

voyez ſouvent des exemples, Madame, & peut-être ne vous ont-ils jamais frappée. Rappellez-vous la différence qui ſe trouve entre une plante née dans un terrein ordinaire, & une plante de la même eſpece née ſur couche. Celle-ci eſt bien plus grande, plus forte, mieux nourrie que l'autre. C'eſt que les ſucs qui partent de la couche, ont une action beaucoup plus vive que les ſucs ordinaires de la terre ; que par conſéquent ils font un effort d'autant plus grand dans la fécondation de la plante, qu'ils ſont plus propres à ſurmonter la réſiſtance du germe, qu'ils en dilatent davantage les vaiſſeaux, & les diſpoſent à recevoir beaucoup plus de nourriture.

La même choſe arrive aux fleurs que l'on éleve dans des vaſes remplis d'eau, & placés en hiver ſur

les cheminées ; le ſalpêtre qu'on met dans cette eau, en augmente l'action, & quelquefois à un tel point que la plante devient d'une grandeur démeſurée. Le germe entier d'un animal peut auſſi avoir trop peu réſiſté à l'action du liquide qui l'a fécondé ; alors ſemblable à la plante née ſur couche, il recevra une nourriture trop forte, trop abondante, pour qu'il puiſſe ſe contenir dans les bornes d'une grandeur naturelle ; il croîtra avec excès.

Ici, Madame, je ne puis m'empêcher de vous faire obſerver l'uniformité qui ſe trouve dans les plantes, & dans les animaux. Je vois que les plantes, & les arbres géans ne pouſſent que des branches & des feuilles ; ils n'ont preſque jamais ni fleurs, ni fruits ; preuve certaine que les vaiſſeaux ſont trop dilatés, &

qu'une ſeve groſſiere peut circuler dans les plus petits. Dans une telle confuſion il ſeroit inutile d'attendre la ſéparation d'un ſuc épuré, ſulphureux, ſeul capable de s'inſinuer dans le germe des fleurs; cette trop grande dilatation des vaiſſeaux fait auſſi que ces hommes de taille giganteſque ſont preſque toujours foibles. La ſubſtance de leur cerveau ne ſépare qu'imparfaitement de la maſſe du ſang la partie ſpiritueuſe; une ſéroſité épaiſſe paſſe avec les eſprits, qui n'étant pas aſſez épurés, manquent d'activité; le reſſort des nerfs en eſt affoibli.

Mais ſi le germe entier peut trop céder à l'impulſion du liquide fécondant, il eſt évident que ce défaut de réſiſtance peut auſſi ne ſe trouver que dans quelques-unes de ſes parties. Cette conſéquence dont

vous avez déja reconnu la vérité, va vous développer tout le méchanisme des prétendues draperies, des fleurs, des fruits, en un mot, de tout ce qu'on attribue au pouvoir de l'imagination.

Si la peau entiere a trop cédé à l'impulsion du liquide fécondant, le reste du corps ayant conservé une résistance convenable, il faut qu'elle reçoive une trop grande quantité de nourriture, & qu'elle croisse avec excès : dès-lors n'étant plus proportionnée au volume du corps, elle sera forcée de se replier en plusieurs endroits ; ses plis différens, semblables à ceux d'une draperie, en imposeront : des yeux prévenus croiront y appercevoir une véritable draperie, que l'imagination de la mere aura formée.

Cet accroissement monstrueux de

la peau a donné lieu à d'autres comparaiſons. Lorſqu'il s'eſt trouvé dans toute la portion qui recouvre la tête, & dans une proportion aſſez grande pour y former pluſieurs replis, on a imaginé que c'étoit une thiare; une autre forme a fait croire que c'étoit une mitre; un ſeul pli circulaire a été comparé au bandeau royal; & toujours on a imaginé que la vue de quelque portrait avoit occaſionné ces reſſemblances. Mais pourquoi cette draperie, cette thiare, cette mitre, ce bandeau royal, ne repréſentent-ils pas les couleurs, les nuances, les ciſelures, les diamans, que la mere a vus dans le portrait? Ce n'eſt cependant que par ce mélange des couleurs & des ornemens qu'elle a été frappée; pourquoi la couleur de ces excroiſſances monſtrueuſes eſt-elle ſemblable à celle du

reſte du corps ? C'eſt parce qu'une partie de la peau a pris une trop grande quantité de nourriture ; de même que certaines écorces d'arbres, qui ayant reçu une ſeve ſurabondante, &c. ſe dilatent, ſe replient, & ſortent du niveau du reſte de l'écorce.

Mais, dira-t-on, Madame, on voit ſur la peau d'autres figures plus reſſemblantes, & qui doivent en impoſer ; il s'y forme des groſeilles, des meures, des fraiſes, des framboiſes ; & ces productions ne ſont pas ſeulement ſemblables à tous ces fruits, mais encore elles ſuivent les progrès de leur maturité ; elles deviennent rouges à meſure que les fruits rouges mûriſſent. Permettez, Madame, que j'aie l'honneur de vous communiquer quelques connoiſſances anatomiques, & ces reſ-

ſemblances ne pourront jamais vous en impoſer.

La ſurface de notre corps eſt parſemée d'une infinité de glandes, ſemblables par leurs figures à des grains de millet, elles en ont été appellées miliaires ; elles ont leurs arteres & leurs veines qui rampent ſur leur ſurface : elles ſont deſtinées à ſéparer du ſang que les arteres leur portent, cette ſéroſité qui fait la matiere de la tranſpiration. Cette ſéroſité beaucoup plus ténue que la partie rouge du ſang y paſſe avec facilité ; la petiteſſe des tuyaux par leſquels elle y coule, ne permet pas l'entrée à la partie rouge. De-là vient que dans l'état naturel ces glandes ne ſont pas colorées. Pour que ces glandes rougiſſent, il faut que les paſſages ſoient dilatés de maniere qu'une quantité ſuffiſante de la partie rouge du ſang,

ſe mêle à la ſéroſité que ces glandes ſéparent. Chacune de ces glandes n'a pas moins dû être fécondée que les autres parties du corps. Si quelqu'une de ces glandes n'a pas oppoſé une réſiſtance aſſez conſidérable à l'effort du liquide fécondant, elle aura été plus dilatée que les autres, elle aura pris un plus grand accroiſſement, de ſorte que ne pouvant pas être contenue dans le tiſſu de la peau qui conſerve ſon état naturel, elle ſe ſera élevée au-dehors. De plus les tuyaux qui ne devoient donner paſſage qu'à la ſéroſité, auront acquis dans cette dilatation accidentelle un diametre aſſez grand, pour donner entrée aux molécules de la partie rouge du ſang, & la ſéroſité que la glande contient, en ſera colorée.

Maintenant, Madame, repréſen-

tez-vous une glande arrondie comme un grain de millet, composée de quelques membranes minces & transparentes, contenant une sérosité rougie, & comparez-la à un grain de groseille : la ressemblance n'est-elle pas assez grande pour séduire les personnes qui ne connoissent ni ces glandes parsemées sur notre corps, ni les moyens par lesquels elles peuvent grossir, & se colorer ?

Dès que vous connoissez le méchanisme par lequel ce grain de groseille a été formé, vous ne devez trouver aucune difficulté, Madame, sur la formation des fraises, des meures, & des framboises. Je n'ai supposé d'accroissement extraordinaire que dans une seule glande, supposons-le dans plusieurs glandes réunies. Ce paquet glanduleux paroîtra

tra avoir quelque rapport avec une framboiſe, ou une fraiſe, ſi les glandes dilatées forment entre elles une figure arrondie; ſi la figure eſt un peu prolongée, elle ſera priſe pour une meure. Dans l'un & dans l'autre on verra une réunion de petites glandes qui repréſenteront les cellules dont ces fruits ſont compoſés: il eſt vrai qu'il n'y aura ni graines, ni pépins, parce que dans la glande il n'y a rien qui puiſſe y reſſembler; mais ceux qui décident de la nature du fruit repréſenté ſur la peau, n'y regardent pas de ſi près.

Mais d'où vient ce changement de couleur, lorſque les fruits rouges mûriſſent? C'eſt parce que dans cette ſaiſon le ſang eſt plus agité, qu'il fait plus d'effort ſur les vaiſſeaux qui le contiennent, & que la partie rouge paſſe en plus grande abon-

dance dans l'intérieur de la glande; de-là cet accroiſſement dans ſon volume, & dans ſa couleur. La fievre, l'agitation du corps, une forte chaleur, la colere, produiſent le même effet au milieu de l'hiver: mais ceux qui attribuent la formation de ces taches au pouvoir de l'imagination, regardent ſes effets comme un myſtere, & veulent en trouver dans tout ce qui les accompagne. Je ſuis, &c.



XVIII. LETTRE.

Taches de vin. Pourquoi toutes les taches sont rouges ou brunes. Peaux de Sanglier.

CE n'eſt point par oubli, Madame, que je ne vous ai point parlé des taches de vin; je crois qu'elles dépendent d'une autre cauſe que de la dilatation des glandes miliaires; j'en ai réſervé l'examen pour cette Lettre.

Un nombre infini d'arteres & de veines aboutiſſent à la peau; leurs extrémités réunies y forment un lacis recouvert par une partie très-mince appellée l'Epiderme. Dans leur état naturel, ces extrémités des vaiſſeaux ſanguins ne laiſſent

presque passer que la portion séreuse du sang ; la partie rouge continue sa route par d'autres vaisseaux dont le diametre est plus grand. Les vaisseaux qui forment le lacis peuvent acquérir plus de diametre, donner un libre passage à la partie rouge du sang, devenir variqueux, & par conséquent causer sur la peau une élévation variqueuse qui paroîtra rouge ou bleuâtre, selon que dans cette dilatation les tuniques dont les vaisseaux sont composés auront plus ou moins perdu de leur épaisseur.

Cet accident qui arrive quelquefois après la naissance, n'arrive que trop souvent sur le corps des enfans renfermés dans le sein de leur mere : ces vaisseaux peuvent être trop dilatés lors de la fécondation ; & pour peu qu'ils aient été portés au-delà

de leur diametre, le mal va presque toujours en augmentant, parce que ce lacis vasculeux n'est contraint par aucune partie voisine. De là vient que ces taches qu'on attribue faussement à l'imagination d'une mere qui a désiré de boire du vin, ou sur qui on en a répandu, s'étendent, s'élevent, & débordent au-dessus du reste de la peau, & causent souvent une difformité considérable.

Un grand Anatomiste nous a fait observer que ce lacis de vaisseaux est différemment disposé & figuré dans les différens endroits du corps; qu'il est tout autre sur la peau du visage qu'ailleurs, qu'il est même très-différent en différens endroits du visage; & ce savant homme en a conclu, qu'on pourroit peut-être expliquer par-là pourquoi une par-

tie du corps rougit plutôt qu'une autre.

C'eſt ſans doute à raiſon de cette même différence que ces taches de vin ſont plus fréquentes au viſage que dans les autres parties du corps. En effet, une partie du corps ne rougit plus facilement qu'une autre, qu'autant que la partie rouge du ſang y trouve un moindre obſtacle à paſſer dans ce lacis de vaiſſeaux ; la rougeur ſe montre plus facilement au viſage que par-tout ailleurs ; le ſang y trouve donc un moindre obſtacle à paſſer dans ce lacis qu'il n'en trouve ailleurs ; pour qu'il puiſſe y paſſer abondamment, il ne faut donc pas que la dilatation des vaiſſeaux y ſoit autant augmentée qu'elle devroit l'être ailleurs ; ainſi un effort léger qui ne produiroit rien ſur une autre partie,

produira ſur le viſage un effet ſuffiſant, le viſage doit donc être plus expoſé à ces ſortes de taches.

Si on examine ces taches à l'aide d'un bon microſcope, cette dilatation des vaiſſeaux paroît très-ſenſible, & l'on y voit couler les parties du ſang qui les colorent, ce qui me paroît favoriſer l'explication que j'ai eu l'honneur de vous en donner.

Qu'il me ſoit permis de vous demander ici, Madame, ſi vous avez jamais fait attention que tous les fruits, toutes les fleurs, & le vin qu'on croit voir ſur la peau des enfans ſont toujours rouges. On n'y a jamais vu de groſeilles vertes, quoique par la dépravation de leur gout les femmes enceintes les déſirent quelquefois avec ardeur : jamais on n'a accuſé l'imagination d'y

avoir peint un œillet, une anemone, diſtingués par la verdeur de leurs calices, & le mélange admirable de leurs couleurs ; elle ne fait point de jonquilles. Si l'imagination pouvoit imprimer ſur la peau la forme & le contour d'une fleur & d'un fruit, pourquoi ne pourroit-elle pas y peindre leurs couleurs ? c'eſt ce qu'elles ont de plus frappant, ce qui attire les regards, ce qui émeut l'ame, ce qui excite ſon admiration & ſes déſirs. On attribue à l'imagination le pouvoir de former des parties d'animaux dont elle ne connoît pas le tiſſu intérieur, & en même-tems il eſt démontré qu'elle ne peut peindre des objets qui la frappent, qu'elle connoît, dont elle eſt affectée. Si elle pouvoit agir ſur les différentes parties de notre ſang, elle y trouveroit

veroit le fond néceſſaire pour rendre toutes les couleurs des objets qui l'auroient frappée : ne voyons-nous pas tous les jours des taches bleues, jaunes, violettes, pourprées ſur la ſurface de notre corps ? N'eſt-il pas des occaſions où la peau entiere devient verte ? Les taches brunes & noires y ſont ordinaires. Les combinaiſons de ces couleurs avec le blanc & le rouge donnent toutes les autres nuances. Il eſt vrai que lorſque ces différentes couleurs paroiſſent ſur nos corps, ce n'eſt que par quelque accident : mais c'eſt toujours une preuve que le fond en eſt dans nous, & que pour les produire, il ne faut que changer la combinaiſon des parties du ſang. Si l'on pouvoit attribuer à l'imagination de la mere le pouvoir de ſéparer de ce mélange les parties qui font le rou-

ge & le brun, elle pourroit également en séparer celles qui seroient nécessaires pour former toutes les couleurs & leurs nuances. D'où vient que cela n'arrive jamais ? C'est que l'imagination de la mere n'a aucune part aux figures & aux couleurs qui paroissent sur le corps des enfans. Ce ne sont que des parties de la peau trop dilatées ; & comme cette dilatation donne entrée à la partie rouge du sang, elles en prennent presque toutes la couleur.

Je dis presque toutes, parce qu'on en voit de plus ou moins rembrunies : mais la cause de cette couleur n'a rien d'extraordinaire, puisque long-tems après notre naissance il survient sur nos corps des taches brunes ; on y voit naître des verrues, des taches de rousseur, des signes bruns ou noirs. Les taches

qu'on obſerve ſur le corps des enfans ont un fond de reſſemblance avec les verrues, les taches de rouſſeur & les ſignes; la différence ne conſiſte tout au plus que dans leur étendue : mais un petit point noir & une tache plus étendue ne doivent point avoir deux cauſes différentes. On ſait que cette couleur brune provient des parties ſalines & terreuſes arrêtées à l'extrémité des vaiſſeaux, qui par leur dilatation, ont laiſſé échapper ce qu'ils contenoient de plus liquide. Les verrues ſont des prolongemens des fibres nerveuſes & des vaiſſeaux qui rampent ſous l'épiderme : il n'en faut pas chercher d'autre cauſe dans les enfans, & ſans le ſecours de l'imagination des meres, ces dilatations ou ces accroiſſemens extraordinaires peuvent facilement être dé-

duits du principe que nous avons établi.

Les poils rudes & grossiers qui assez souvent sont parsemés sur ces taches noires, ne peuvent point favoriser le préjugé qui attribue toutes ces taches à une imagination frappée par une peau de sanglier ou une couenne de lard. Les poils dont notre corps est presque par-tout couvert sont une espece de plante bulbeuse; ils naissent d'un oignon planté dans la peau & dans la graisse : si ces oignons ont été fécondés par un liquide trop actif, le poil prendra un accroissement extraordinaire, semblable à ces hyacintes qui croissent sur une eau chargée de nitre, ou à ces mêmes plantes élevées sur couche, Il n'est presque point de parties de notre corps qui ne puissent être défigurées par ces

ſignes à longs poils, parce qu'il n'en eſt preſque aucune qui ne ſoit parſemée de cette eſpece d'oignons d'où ils naiſſent. Et s'il eſt vrai que tout le corps de quelques enfans ait été recouvert de poils longs & hideux, l'imagination d'une mere abandonnée au milieu des forêts n'en a point été la cauſe ; cette difformité dépendoit d'une dilatation exceſſive des oignons répandus dans toute l'étendue de la peau. Quelques taches paroiſſent écailleuſes ; en faut-il davantage pour décider que c'eſt une impreſſion formée à la vue d'un poiſſon ? Il n'eſt plus queſtion que de décider quel poiſſon ce peut être. Toutes les figures prolongées repréſenteront les carpes, les brochets, les perches, &c. Les figures un peu arrondies feront des ſoles, des carrelets, des turbots :

quelques propos tenus par la mere décideront les ſpectateurs incertains, & réuniront leurs ſuffrages en faveur d'une reſſemblance déterminée. Ce fait vous paroît-il émbarraſſant, Madame ? Prenez, je vous prie, votre loupe, examinez le deſſus de votre main, vous y appercevrez un nombre prodigieux de petites écailles placées l'une ſur l'autre ; elles recouvrent les pores, & ſont deſtinées à modérer la tranſpiration. Si ces écailles groſſies par votre loupe conſervoient la grandeur ſous laquelle vous les appercevez, elles ſeroient ſemblables à celles qu'on voit ſur la peau de quelques perſonnes, & qu'on prend pour des écailles de poiſſon. La ſeule différence que j'y trouve, c'eſt que les écailles qu'on apperçoit ſur la peau de quelques enfans, ont

une grandeur réelle qui excede celle des autres écailles, parce qu'elles ont été diſpoſées par l'action du liquide fécondant à recevoir une nourriture plus abondante.

A toutes ces raiſons, Madame, joignez, je vous prie, ce qu'une triſte expérience nous montre chaque jour; je veux dire, cette ſucceſſion conſtante d'une même maladie dans une famille, & ce fatal pouvoir de les tranſmettre par des alliances. Il n'eſt perſonne qui ne convienne qu'elles ſont ſouvent les ſuites de la fécondation; que c'eſt ainſi qu'un pere les tranſmet juſqu'à ſes derniers neveux: ces maladies dépendent de l'altération de quelque viſcere: or ſi la fécondation peut produire cette altération dans les viſceres, elle peut donc cauſer des changemens ſur la peau. Je ſuis, &c.



XIX. LETTRE.

Cause des Maladies héréditaires.

J'AVOUE, Madame, que dans ma précédente Lettre j'ai passé légerement sur les maladies que les peres transmettent à leurs enfans : j'avois cru qu'il me suffisoit de vous rappeller un fait si commun. Vous demandez que j'entre dans un plus grand détail, je consens de vous satisfaire ; mais permettez, Madame, que les premieres réflexions aient pour objet les plantes & les arbres : vous exposer dans toutes les occasions l'uniformité qui regne entre elles & les animaux, c'est réunir des preuves en faveur de nos principes.

La ſeve, qui dans un ſep de vigne a développé le bourgeon & fait pouſſer des feuilles & des branches chargées de grappes, a préparé ſur ces mêmes branches les bourgeons qui s'épanouiront l'année ſuivante, & qui fourniront à leur tour de nouvelles branches, de nouveaux fruits, de nouveaux bourgeons auxquels il en ſuccedera d'autres d'années en années, juſqu'à ce que la branche périſſe.

Cette préparation portée par la ſeve dans ce premier bourgeon, & dans toutes les parties qu'il contenoit, & qui ſe développent ſucceſſivement, eſt un exemple ſenſible de la fécondation du premier germe. Tous ces bourgeons, ces branches, ces fruits y étoient contenus, ils y ont tous été fécondés ; il eſt vrai que l'action de l'eſprit fécon-

dant s'est déployée diversement sur chacun de ces bourgeons. Ceux qui étoient renfermés dans le dernier repli, beaucoup plus affaissés que les autres, n'ont dû recevoir qu'une dilatation peu considérable; tandis que ceux qui devoient s'épanouir les premiers ont été en état de recevoir dès la premiere année une seve active & abondante. Mais cela n'empêche pas que l'impression faite lors de la fécondation ne subsiste dans tous, & qu'en conséquence de cette premiere impression, ils ne reçoivent lors de leur entier développement plus ou moins de nourriture, une seve plus ou moins épurée, & dont la qualité influera sur celle des fruits. Il peut arriver aussi, que les bougeons qui auront dû s'épanouir, par exemple, la troisieme année, auront trop résisté à

l'action du ſuc fécondant : alors leur développement ſera imparfait, ils ne produiront ni fruits ni nouveaux bourgeons, la branche deviendra languiſſante, elle périra.

Ainſi, Madame, les vaiſſeaux de notre corps s'étendent, ſe développent, ſe dilatent ſucceſſivement dans notre enfance & dans notre jeuneſſe. Chaque partie de ces vaiſſeaux a dû être fécondée, & alors elle a reçu une diſpoſition à ce développement plus ou moins grande, plus ou moins exacte. Elle peut être vicieuſe à l'égard de tout le germe, & l'enfant naît contrefait, infirme, & périt bien-tôt. Mais il peut arriver auſſi, & il arrive en effet, que cette impreſſion vicieuſe ne porte ſon atteinte que ſur les portions des vaiſſeaux qui doivent

ne ſe développer que vers la fin de l'accroiſſement. Les effets de cette impreſſion ſeront alors ſuſpendus ; elle demeurera cachée pendant tout le tems que la portion du vaiſſeau ſur laquelle elle aura porté ne ſera d'aucun uſage : mais elle ſe montrera dès que ce vaiſſeau ſera développé, & le vice de ſon développement fera naître une maladie qui en recevra ſon caractere ; maladie incurable dès ſa naiſſance, parce qu'elle prend ſa ſource dans le dérangement des parties ſolides ; maladie qui ſe montre ſans qu'aucun accident l'ait annoncée, parce que ſa naiſſance eſt fixée à l'inſtant que doit être opéré le développement du vaiſſeau.

Ces événemens ſont familiers. Nous les voyons chaque jour, &

cette ſucceſſion conſtante d'une même maladie dans une longue ſuite de deſcendans, ne nous permet pas de douter qu'elle n'ait pris ſon origine dans la fécondation du germe ; puiſque c'eſt l'unique moyen par lequel la maladie des peres puiſſe être communiquée à leurs enfans.

Dès-lors il faut reconnoître, Madame, que les parties du corps de l'enfant ſont différemment diſpoſées ſelon que la fécondation a agi ſur ces parties. Le même principe par lequel on explique ce qui arrive dans le foie & dans le poumon doit donc ſervir à expliquer ce qui arrive ſur la peau, parce que toutes les parties du corps ne ſont fécondées que par un ſeul & même moyen. J'ai donc eu raiſon de con-

clurre, que si la fécondation produit dans les visceres cette altération qui est la cause des maladies héréditaires, elle doit aussi être regardée comme la cause des changemens qui surviennent dans la configuration de la peau.

Je pourrois aujourd'hui, Madame, pousser plus loin l'examen de cette analogie; & puisque l'effet de la fécondation suspendu pendant plusieurs années, devient tout-à-coup sensible lorsque le développement des parties a été porté jusqu'à un certain degré, rien ne m'empêcheroit d'attribuer à la même cause divers changemens qui, à un certain âge, surviennent dans quelques familles comme à titre d'hérédité dans les traits du visage, & dans la disposition du cerveau: mais

toutes ces questions, quoique dépendantes du principe que j'ai établi nous éloigneroient trop de notre sujet. Je suis, &c.



XX. LETTRE.

La nourriture que l'Enfant reçoit dans le ſein de ſa Mere, peut occaſionner en lui les mêmes accidens & les mêmes difformités qu'on a juſques ici attribuées à l'irrégularité de la fécondation.

SI juſques ici, Madame, je n'ai cherché que dans la fécondation du germe, la cauſe des taches & de toutes les difformités qui peuvent ſe montrer ſur le corps de l'enfant, ce n'étoit que pour éviter la confuſion des idées : je crois auſſi que le ſuc nourricier qui pénetre un germe nouvellement fécondé peut en faire varier la forme, juſqu'au tems où ce germe ſera parvenu à un certain degré d'extenſion & de ſolidité. Le liquide

liquide fécondant fraie le paſſage à un ſuc plus groſſier & plus actif, qui à ſon tour diſpoſe les vaiſſeaux à recevoir un ſuc dont les parties aient encore plus de maſſe & plus d'activité. Par cette gradation, les vaiſſeaux du germe acquierent chaque jour une étendue & une dilatation plus grande.

Cette intromiſſion du ſuc nourricier ſe fait ſans doute conſéquemment à la diſpoſition que le germe a reçu dans la fécondation. Mais quelque proportion qu'il y ait eu entre l'impulſion du liquide fécondant & la réſiſtance des parties du germe ; en un mot, quelque réguliere qu'ait été la fécondation, il peut arriver qu'il n'y ait pas un rapport parfait entre le ſuc nourricier & le germe. Le ſuc nourricier peut avoir ou trop d'activité, ou trop

de lenteur; le solide du germe peut ou trop résister, ou trop céder, & dès-lors il en résultera une grande partie des inconvéniens que nous avons fait dépendre jusqu'ici de la seule fécondation. Ainsi, Madame, le sang de la mere, trop vif, trop agité, dilatera les glandes de la peau, & occasionnera des fraises, des meures, des groseilles, des peaux de sangliers, &c. & si par sa lenteur ou sa grossiereté, il ne peut dilater des vaisseaux qui sont trop de résistance, ou pénétrer dans ceux qui n'ont pas assez de diametre relativement à la grossiereté de ses parties, ces vaisseaux cesseront d'être nourris, ou ne le feront que foiblement; ils ne croîtront pas en proportion des autres; ils seront plus compactes; ils ressembleront à des cicatrices blanches; & selon

leur arrangement accidentel, ils représenteront la surface & le contour de divers objets. Il en arrivera aussi quelques raccourcissemens dans la peau, & de-là quelques étranglemens qui empêcheront l'accroissement de quelques parties du corps de l'enfant : l'application de tout ce qu'on peut dire à ce sujet est facile ; il n'y a presque qu'à substituer un terme à un autre. Je ne saurois entrer dans un plus grand détail sans tomber dans des répétitions inutiles & ennuyeuses. J'y serois encore exposé, Madame, si je voulois vous rapporter par quel méchanisme une mere transmet à l'enfant les dispositions aux maladies héréditaires ; je me bornerai donc à vous faire observer, qu'il n'y a aucune partie de notre corps qui ne puisse être le siége de ces maladies ; elles dépen-

dent, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, d'une altération causée par la fécondation ou par la premiere nourriture du germe dans quelques visceres, ou dans les autres parties qu'elles affectent. Il n'en est donc aucune qui ne puisse être différemment configurée, selon que la fécondation ou la premiere nourriture ont agi sur elle. Concluons donc encore une fois, Madame, que les changemens qui surviennent sur la peau doivent dépendre de la même cause.

J'ajoute, Madame, que la présence de cette cause sera toujours suivie de son effet; c'est-à-dire, que le tissu & l'arrangement des parties solides du germe seront toujours altérés dès que l'impulsion du liquide fécondant ou celle du premier suc nourricier sera ou trop foible

pour les dilater, ou trop active pour que les vaiſſeaux puiſſent réſiſter à ſon effort. Quelque changement qui ſurvienne dans cet effort des liquides, l'altération des parties ſolides y ſera toujours exactement proportionnée. Un effort très-ſupérieur à leur réſiſtance produira un effet très-ſenſible, un moindre effort ne produira qu'un effet léger ; mais il en réſultera toujours quelqu'effet.

Envain chercheroit-on cette proportion entre l'effet & la cauſe, dans le ſyſteme du pouvoir de l'imagination. Les taches les plus conſidérables ne ſont quelquefois attribuées qu'à un regard diſtrait, ou à quelque deſir foible & paſſager, tandis que des paſſions violentes ſont quelquefois regardées comme la cauſe de quelques légeres impreſſions. L'expérience prouve encore qu'une

mere eſt ſouvent agitée par les deſirs les plus violens, que ſon ame eſt en proie à la crainte & à la terreur, ſans qu'il en réſulte la moindre impreſſion ſur le corps de l'enfant. On pourroit en citer mille exemples; je n'en rapporterai qu'un ſeul dont j'ai été le témoin.

Une Dame bien perſuadée du pouvoir de l'imagination, deſira dans les premiers jours de ſa groſſeſſe de manger d'une lamproie. Il n'y en avoit point dans cette ſaiſon; on en cherchoit en vain. Cependant ſes deſirs augmentoient à un tel point, qu'elle ne s'endormoit jamais qu'elle ne ſe crût entourée de lamproies qui la dévoroient. Elle frémiſſoit d'horreur dans l'attente du jour de ſes couches; elle craignoit d'accoucher d'un monſtre, & ſa crainte lui paroiſſoit d'autant mieux fondée,

qu'un homme de sa connoissance portoit, disoit-on, sur son corps des signes qu'on supposoit être des trous, tels qu'on les voit au col des lamproies. Le moment des couches arriva, on examina promptement l'enfant sous les yeux de la mere ; il n'avoit pas sur tout son corps la plus petite marque.

Ceux qui soutiennent le pouvoir de l'imagination, ne doivent pas seulement en reconnoître l'incertitude, ils sont encore forcés d'admettre dans son action une bisarrerie, qu'on ne sauroit comprendre : il semble que l'imagination ne doive jamais être affectée par le beau ; on borne son pouvoir à peindre des objets difformes. Une femme a été attentive à la beauté d'un portrait, ce ne seront ni la proportion & la rondeur du dessein, ni la noblesse &

la régularité des traits qui affecteront son imagination, & iront se peindre sur le corps de son enfant; non, Madame, cet enfant naîtra avec une hideuse draperie, ou portera sur son visage la pâleur d'une vierge mourante. Quelque puisse être la beauté d'une personne qui s'offre à la vue d'une femme enceinte, la beauté ne la frappera pas. Mais si par hasard elle a une petite tache sur la peau, si elle a sur la main, ou dans l'arrangement des doigts quelque légere difformité; voilà ce qu'on fait saisir à l'imagination; voilà ce qui sera imprimé sur le corps de l'enfant: en vérité il faudroit bien qu'il y eût quelque compensation. Il n'y en a point, parce que tous ces effets ne sont pas produits par une imagination qui imprime sur le corps des enfans la figure

des

des objets qui l'ont frappée.

Eſt-il donc poſſible que l'imagination de la mere ne puiſſe être la cauſe d'aucune de ces taches qui paroiſſent ſur le corps de l'enfant ? Ces paſſions, ces ſurpriſes, ces agitations ſubites & involontaires ne produiront-elles aucun effet ? Pardonnez-moi, Madame, il en réſulte quelques effets ; il peut même en ſurvenir des taches ſur la peau de l'enfant : cet aveu vous ſurprendra peut-être ; s'il excite votre curioſité, je vous promets de la ſatisfaire. Je ſuis, &c.





XXI. LETTRE.

Méchanisme selon lequel l'imagination des femmes enceintes peut occasionner des difformités & des maladies dans le corps de l'enfant. La ressemblance de quelques taches avec un objet apperçu ne peut être que l'effet du hasard.

JE vais, puisque vous me l'ordonnez, Madame, apprécier le pouvoir de l'imagination des meres : vous verrez qu'il ne contredit en rien ce que jusqu'ici j'ai eu l'honneur de vous écrire.

Les objets affectent notre ame, & en conséquence notre ame agit sur notre corps : nous en ignorons les moyens ; mais il n'en est pas

moins vrai que nos paſſions font ſur nous des impreſſions très-vives. Notre ſang en eſt agité, il circule rapidement, il gonfle nos vaiſſeaux, & nous ſentons l'effort de ſon impulſion dans toutes les parties de notre corps. Cette vive impulſion du ſang eſt quelquefois ſupérieure à la réſiſtance que lui oppoſent les vaiſſeaux deſtinés à le contenir; & une triſte expérience nous a montré plus d'une fois qu'il en eſt ſurvenu des crachemens de ſang, ou une apoplexie, ſelon que les vaiſſeaux qui n'ont pu réſiſter à cet effort, étoient placés ou dans la poitrine ou dans la tête. Il y a des paſſions dans leſquelles la circulation de notre ſang eſt ſuſpendue; nous l'éprouvons dans quelques inſtans de ſurpriſe & de terreur: c'eſt qu'alors notre cœur ſouffre une convulſion, il

ſe reſſerre plus rapidement & plus long-tems que dans l'état naturel ; le ſang en eſt chaſſé avec plus de viteſſe vers les parties extérieures, & il ne peut y revenir avec liberté, parce que ce reſſerrement convulſif s'oppoſe à la dilatation des cavités du cœur dans leſquelles les veines doivent le verſer: une joie exceſſive & inopinée peut produire le même effet, le cours du ſang peut même en être totalement arrêté ; on peut en mourir.

Dans ces deux extrémités où nous jettent les paſſions, je veux dire, dans l'extreme vîteſſe de la circulation du ſang, ou dans la ſuſpenſion de ſon cours ; l'effort du ſang agit généralement ſur tous les vaiſſeaux, & ſur chacune de leurs parties : ſi quelqu'une cede à cet effort, ce n'eſt pas qu'il ait agi plus

violemment contre elle, mais parce qu'elle a été trop foible; ce n'eſt pas le mouvement général du ſang qui a déterminé le lieu du déchirement, ou de la dilatation du vaiſſeau, mais c'eſt la diſpoſition du vaiſſeau qui a déterminé l'effet.

Le ſang de la mere paſſe à l'enfant, & il revient de l'enfant à la mere. Si ſon cours eſt précipité, ou s'il eſt ſuſpendu dans le corps de la mere, l'enfant doit participer à ces différens états, & par une ſuite néceſſaire le ſang de l'enfant doit faire un plus grand effort ſur tous les vaiſſeaux de ſon corps, & ſur ceux qui forment le cordon par l'extrémité duquel il eſt appliqué au ſein de la mere. Les effets en ſont quelquefois funeſtes, l'enfant périt, ou une hémorrhagie cauſe l'avortement.

Les effets de cet effort général

du ſang, ſi conſidérables en certaines occaſions ſe bornent dans d'autres à la dilatation de quelques vaiſſeaux de la peau, ou de quelques glandes miliaires ; & il en réſulte des groſeilles, des fraiſes, des meures, ou des taches de vin ; mais toujours dépendamment de la diſpoſition où ces vaiſſeaux extérieurs ſe ſont trouvés. Cette diſpoſition, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, Madame, peut ſeule déterminer les effets particuliers de cet effort général ; elle ſeule détermine donc le lieu & la figure de la tache : l'imagination n'y a d'autre part que d'avoir excité, ou ſuſpendu le mouvement général du ſang.

Un fait conſidérable cité bien ſouvent en faveur du pouvoir de l'imagination, prouve clairement ce que j'avance. On aſſure qu'un en-

ſant tomboit du haut mal, parce que ſa mere avoit vu dans le tems de l'accès une perſonne affligée de cette maladie. Le fait eſt poſſible : mais il nous fournit une nouvelle preuve contre le pouvoir de l'imagination. En effet, Madame, quand on ſuppoſeroit que l'imagination de la mere peut peindre ſur le corps de l'enfant la figure des objets dont elle eſt frappée, il faudroit toujours, comme nous l'avons dit ailleurs, reſtraindre ſon pouvoir aux objets qu'elle a pu connoître. Qu'on vante à une payſanne l'excellence d'un ananas, ſans lui en dépeindre la figure, en vain deſirera-t-elle de manger de ce fruit, en vain ſon imagination lui repréſentera-t-elle l'idée des ſaveurs qu'elle connoît : jamais elle ne lui dépeindra la figure de l'ananas ; elle ne pourra donc jamais graver cette

figure ſur le corps de l'enfant renfermé dans ſon ſein.

Raiſonnons ſur ce principe, Madame, & conſidérons deux choſes dans la maladie dont il eſt queſtion; la cauſe de la maladie, & ſon effet extérieur: du quel de ces deux objets la mere a-t-elle été frappée? C'eſt ſans contredit de l'effet extérieur. Elle a vu un malade dans un accès de convulſion: mais elle ne connoît ni le vice des fibres nerveuſes, ni celui des vaiſſeaux qui cauſe la maladie: il échapperoit aux plus clairvoyans Anatomiſtes. La ſeule choſe qui ait frappé l'imagination de cette mere, la ſeule choſe qu'elle connoiſſe, c'eſt la figure d'un homme en convulſion: c'étoit donc cette ſeule figure extérieure qu'elle eut pu graver ſur le corps de l'enfant. Ce n'eſt pourtant pas ce qui eſt ar-

rivé. L'enfant eſt né avec cette diſpoſition du cerveau qui cauſe les maladies convulſives. L'imagination de la mere qui n'a point imprimé ſur le corps de l'enfant la figure de l'objet extérieur qu'elle connoiſſoit, & qui ſeul l'avoit frappée, a donc porté dans le cerveau de cet enfant une impreſſion qu'elle ne connoît point, dont elle ne peut avoir aucune idée, dont elle n'a point été frappée; vous voyez, Madame, que c'eſt une choſe impoſſible.

Ce dérangement du cerveau de l'enfant eſt à la vérité une ſuite de la terreur dont la mere a été frappée; mais cette terreur ſuſpendant la circulation du ſang a généralement agi ſur toute la maſſe du ſang. Si dans l'effort auquel tous les vaiſſeaux du corps ont été expoſés, ceux du cerveau en ont ſouf-

fert quelque altération ; ce ne peut être par une détermination particuliere imprimée par l'imagination de la mere ; mais parce que les vaisseaux du cerveau ont fait moins de résistance que ceux des autres parties pour contrebalancer cet effort, ils ont trop cédé ; de-là cette disposition aux convulsions. Si le défaut de résistance se fût trouvé dans la poitrine, il y auroit causé un engorgement qui eût pu être suivi d'une maladie du poumon ; s'il eût été dans les vaisseaux de la peau, il y auroit causé des dilatations, ou dans les vaisseaux, ou dans les glandes, & ces dilatations auroient pu représenter divers objets. La même terreur eût pû être la cause de tous ces accidens, parce qu'encore une fois ils ne sont déterminés que par une disposition qui étoit auparavant

dans les différentes parties du corps de l'enfant.

Dans une toux violente ou dans un éternûment, notre ſang eſt rapidement chaſſé ; ce mouvement eſt général. Si dans le tems que ce mouvement eſt le plus fort, notre main étoit déja malade, nous en éprouverions dans la main une vive douleur ; ce mouvement imprimé par la toux en feroit la cauſe, mais il ne détermineroit pas le lieu de la douleur ; nous l'aurions éprouvée dans le pié, & non dans la main, ſi notre main eût été ſaine, & notre pié malade. Cette douleur que la toux ou l'éternûment exciteroit dans un pié ou dans une main malade, feroit également excitée par tout ce qui pourroit agiter notre ſang ou en ſuſpendre le cours : la fievre ou une terreur ſubite produi-

roient le même effet. Il en eſt de même, Madame, dans le corps de l'enfant: ce défaut de réſiſtance une fois ſuppoſé dans ſon cerveau, il auroit reçu la diſpoſition aux maladies convulſives quelle qu'eût été la cauſe de la terreur de la mere. La vue inopinée de la perſonne la plus chérie eût produit ce même effet, ſi elle en avoit été vivement ſurpriſe: il ſuffiſoit que le cours du ſang fût violemment ſuſpendu pour que le cerveau en ſouffrît en conſéquence de la diſpoſition que nous y avons ſuppoſée.

On ne ſauroit, ce me ſemble, Madame, ſe refuſer à l'évidence de ces raiſons. J'en tire encore cette conſéquence: que deux objets différens entre eux, dont la mere aura été ſucceſſivement frappée, peuvent concourir à faire paroître ſur

le corps de l'enfant une tache qui n'aura aucun rapport avec ces objets. Je ſuppoſe, par exemple, que la peau qui recouvre la main de l'enfant n'ait pas toute la ſolidité néceſſaire pour réſiſter à un grand effort du ſang ; ſi dans ce cas la mere eſt émue & frappée d'une vive horreur à la vue d'une araignée, la ſuſpenſion du cours du ſang qui ſuivra cette terreur, augmentera ſon effort général, les vaiſſeaux de la main en ſeront dilatés, il y ſurviendra une tache rouge. Ces vaiſſeaux déja dilatés ont beaucoup moins de reſſort ; ils en ſont plus diſpoſés à un plus grand relâchement : qu'alors cette mere éprouve un de ces mouvemens vifs de joie ou de colere, ſon ſang en ſera agité, cette agitation ſe communiquera à celui de l'enfant ; les vaiſſeaux déja dilatés

dans la premiere impreſſion qu'a cauſée la terreur excitée à la vue d'une araignée, le feront encore davantage dans le ſecond effort qu'a cauſé la joie ou la colere. La même tache en paroîtra plus conſidérable. Ces objets dont la mere a été émue, n'ont entre eux aucun rapport ; ils ont concouru cependant au même effet, parce qu'ils ont l'un & l'autre augmenté l'effort général du ſang ſur les vaiſſeaux ; c'eſt à cela ſeul que leur pouvoir eſt borné : la fievre pouvoit produire ou augmenter le même effet ; ce qu'il a de particulier ne dépend uniquement que de la diſpoſition qui étoit dans la partie.

Après tout ce que j'ai dit, pourroit-on m'objecter, Madame, que des enfans ſont nés avec des taches prédites par leur mere, en conſé-

quence de quelques objets qui avoient frappé leur imagination ? Vous avez vu combien l'imagination étoit impuissante pour déterminer le lieu, & la figure d'une tache ; que cela dépendoit de la disposition des vaisseaux ; & comme rien ne peut déterminer cette disposition des vaisseaux, vous avez dû la regarder comme un effet du pur hasard. S'il est donc arrivé une fois entre mille qu'une tache prédite se soit en effet rencontrée, c'est encore un effet du hasard, qui peut bien soutenir la prévention de ceux qui ne raisonnent pas ; mais qui ne peut rien sur ceux qui comme vous, Madame, ne se rendent qu'à la vérité ; je n'écris point pour les autres. Je suis, &c.



XXII. LETTRE.

Ce qu'on entend par l'effet du hasard. Dendrites & pierres figurées.

Vos réflexions sont justes, Madame : il est dangereux de vouloir faire regarder comme un effet du hasard ces singularités que les protecteurs du pouvoir de l'imagination des meres alleguent comme une preuve de leur opinion. Ils s'imaginent que le hasard est cité comme une cause impénétrable, mais agissante : ce n'est point dans ce sens que j'ai employé cette expression ; & s'il étoit quelqu'un auprès de qui je dusse me justifier, je déclarerois, Madame, que je regarde comme un effet du hasard le résultat

résultat de certaines combinaisons & de certains évenemens, qui ne pouvant dépendre d'aucune cause libre, peuvent varier, & ne se rencontrent que fortuitement. C'est ainsi que nous devons regarder comme l'effet du pur hasard toutes ces diverses figures qui se trouvent dans les cailloux, dans les pierres, dans les agathes on y voit des plans de Villes, des figures de plantes, d'arbres, d'animaux, &c. Je vous cite, Madame, des faits qui vous sont familiers. Vous connoissez une collection abondante des plus belles dendrites; vous y avez vu des plantes distinguées par leurs tiges, leurs feuilles, leurs fleurs & leurs graines, toutes diversement colorées; vous y avez remarqué des arbres dont les branches qui s'élevent d'un tronc mousseux, s'écartent ré-

gulierement pour former une touffe arrondie. Rappellez-vous cette rangée d'arbres & de buiſſons placés au bord d'une riviere, & répetés dans le miroir de ſes eaux ; ces plantes qui nées ſur un fond enflammé comme un volcan portent ſur des tiges rembrunies des fleurs d'un rouge très-vif; ces têtes humaines coeffées en bonnet carré : on croit en reconnoître les traits. Je ne finirois point ſi je voulois vous rappeller tout ce que renferme cette riche collection. Ce n'eſt point une imagination agiſſante qui a produit ces figures ; elles ont été formées par l'épanchement d'un ſuc qui s'eſt inſinué dans les diverſes parties de la pierre : ſelon qu'il a trouvé plus de facilité à couler vers un côté plutôt que vers l'autre, ſa trace a formé différentes figures. Or cette facilité

qu'il a trouvée à couler vers un lieu plutôt que vers l'autre, dépendant de l'arrangement des parties de la pierre, arrangement qu'aucune cause libre n'a pu diriger, & qui a pu varier, la route de l'épanchement de ce suc, & l'effet qui en a résulté, sont donc un pur effet du hasard.

Si le hasard pris dans ce sens peut occasionner des ressemblances si parfaites, je ne trouve aucun inconvénient de lui attribuer celles qu'on voit sur le corps de l'enfant. Il est prouvé que l'imagination ne peut rien y tracer, & que les figures qu'on y observe dépendent du plus ou moins de résistance des parties solides; ce plus ou moins de résistance n'ayant pu être déterminé par aucune cause libre, il a pu varier à l'infini, & par conséquent faire varier les figures: si elles sem-

blent repréſenter une groſeille plutôt qu'un œillet, ce n'eſt donc que l'effet du haſard. Un évenement qui dépend du haſard ne peut être prédit; & la rencontre d'un pareil événement avec la prédiction, quelqu'exacte qu'elle puiſſe être, ne devra jamais être regardée que comme un ſecond effet du haſard. Je ſuis, &c.





XXIII. LETTRE.

L'Enfant roué.

L'Exemple de l'enfant roué ne m'intimide point, Madame ; il ne sauroit prouver que les idées, les passions, la crainte, la terreur se communiquent de la mere à l'enfant. Je crois vous avoir fait connoître l'impossibilité de cette communication. Mais quand même elle seroit aussi vraie qu'elle est fausse, qu'en arriveroit-il ? L'enfant seroit affecté à la vue d'un roué comme la mere en est affectée. Dès que les os de la mere ne sont point brisés par l'effet de la terreur dont elle est saisie ; ceux de l'enfant ne sauroient l'être par

l'effet de celle qui lui auroit été communiquée; puiſque la terreur de l'enfant proportionnée à l'état de ſon cerveau ne feroit ſuivie que de mouvemens proportionnés à la foibleſſe de toutes ſes parties. Mais ſuppoſons, Madame, que toute proportion ſoit renverſée; que cette terreur ſoit dans l'enfant auſſi vive que dans la mere, il n'en réſultera d'autre conſéquence, ſi ce n'eſt que les effets de la terreur feront beaucoup plus grands qúe ne peut le comporter la foibleſſe de cet enfant. Or quels ſont les effets de la terreur? Notre expérience nous l'apprend chaque jour. Un reſſerrement convulſif dans le cœur, dans la poitrine, dans tous les muſcles du ventre. Dans cet état le ſang eſt chaſſé avec violence, & ſon retour eſt ſuſpendu: toutes ces dif-

férentes impreſſions ne peuvent porter dans le ſang qu'un mouvement général, dont les ſuites ne cauſeront de dérangement dans une partie de notre corps qu'autant qu'elle y aura été précédemment diſpoſée. Ainſi dans l'effet d'une terreur diſproportionnée, l'enfant pourroit être ſuffoqué par une trop longue ſuſpenſion du cours du ſang. Mais dans ce mouvement général, rien ne pourra en déterminer l'impreſſion, plutôt ſur les bras & les jambes que ſur les autres parties du corps, ſi elles n'y ſont déja diſpoſées, indépendamment de l'imagination de la mere: vous en avez vu les raiſons.

Mais, Madame, pour me prêter à tout ce qui peut favoriſer l'opinion que je combats, je conſens de ſuppoſer que par un effet de cette

terreur l'enfant tombe dans des convulſions qui affectent particulierement ſes bras & ſes jambes ; les os n'en ſeront pas briſés : une convulſion peut diſloquer un bras, mais elle ne ſauroit le rompre, parce que le bras étant mobile, cede ſans peine à l'effort qui le tire. Dans les convulſions, les mouvemens ſont violens, ils ſont involontaires; mais ils ſont exécutés par les mêmes parties qui exécutent les mouvemens modérés & volontaires. C'eſt toujours par les mêmes muſcles que le bras eſt volontairement porté vers la poitrine, ou qu'il y eſt entraîné par une convulſion violente. Dans l'un & dans l'autre mouvement, l'os du bras n'oppoſe aucune réſiſtance ; roulant en tout ſens dans une cavité arrondie, il obéit ſans peine à

tous

tous les mouvemens; il ne peut donc être rompu.

On a pourtant vu, dit-on, la contusion; elle formoit un demi-cercle, & occupoit la moitié du bras. C'est une preuve de plus que ce ne peut être l'effet d'une convulsion. En effet, Madame, les muscles ramenent les parties vers le point fixe où ils sont attachés, parce qu'ils se raccourcissent; dans ce raccourcissement, leurs extrémités se rapprochent de leur centre. Si pendant une convulsion violente il survient dans le muscle une contusion, ce seroit par le déchirement de quelques vaisseaux; & toutes choses égales, ce déchirement devroit arriver dans le lieu où se fait le plus grand effort; ce plus grand effort se réunit dans le centre du muscle. Ainsi en supposant que dans

une convulſion générale des muſcles du bras, il fût ſurvenu des déchiremens & des contuſions dans le centre de tous les muſcles, il n'y auroit jamais de contuſion circulaire, puiſque le centre de tous ces muſcles répond à des points différens dans toute la longueur du bras. Et quand même ces muſcles auroient ſouffert des contuſions, il faudroit chercher une autre cauſe que les convulſions pour expliquer les impreſſions obſervées ſur la peau qui n'a aucune liaiſon avec les muſcles, & qui dans les convulſions les plus violentes ne peut recevoir d'impreſſion qu'en conſéquence du mouvement général du ſang, ou par l'interruption de ce même mouvement.

Toutes les raiſons priſes du méchaniſme ſe réuniſſent donc, Ma-

dame, pour prouver que les plus violentes convulſions ne ſauroient ni briſer les os du bras d'un enfant renfermé dans le ſein de ſa mere, ni imprimer ſur ſa peau ces contuſions demi-circulaires ; ainſi en ſuppoſant que la terreur fût communiquée de la mere à l'enfant, & que dans celui-ci elle ne fût point proportionnée à la foibleſſe de ſon cerveau, il n'en réſulteroit aucun des accidens qu'on lui attribue.

Puiſqu'il eſt prouvé que l'imagination de la mere n'a pu produire ces effets par aucune communication d'idées & de terreur, il faut chercher ailleurs une cauſe dont ils puiſſent dépendre ; car ſans cela, Madame, vous ne m'en tiendriez pas quitte. Je ne la chercherai point dans le mouvement du ſang des enfans, ni dans le rapport que la ré-

ſiſtance des parties doit avoir avec ſon impulſion; je n'y découvre aucun méchaniſme qui puiſſe expliquer la relation qui ſe trouve entre la contuſion de la peau, celle des muſcles, & l'impreſſion faite dans l'os. Puiſque ces accidens répondent à un même point, il faut qu'ils aient été cauſés en même-tems. Puiſqu'il n'y a entre ces parties aucune communication qui ait pu les ſoumettre à l'action d'une même cauſe interne, il n'y a qu'une cauſe extérieure qui ait pu les produire.

Il y en a une qui me paroît d'autant plus vraiſemblable qu'elle eſt un effet naturel de ces impreſſions ſubites & violentes que font en nous les objets de terreur. Il n'eſt perſonne qui n'ait éprouvé dans ces inſtans une forte contraction des muſcles du ventre. Deux de ces

muſcles s'étendent antérieurement du haut en bas attachés à deux points fixes. Ils ſont extérieurement partagés en pluſieurs portions comme autant de muſcles particuliers mis bout-à-bout, & entrecoupés par des traverſes tendineuſes : il eſt vrai que ces traverſes ne pénetrent pas toujours l'épaiſſeur de ces muſcles, mais il arrive quelquefois qu'elles ſont fort ſenſibles dans la ſurface interne.

Ce fait une fois établi, conſidérons la ſituation de l'enfant dans le ſein de la mere. Cette ſituation varie, mais il y eſt aſſez ſouvent placé la tête en haut, la face tournée antérieurement, les bras étendus le long du corps, un peu en avant, les cuiſſes repliées de façon que les jambes pendent perpendiculairement au reſte du corps. Par ſon volume il

pousse en dehors tous les muscles du ventre. Les traverses tendineuses cedent moins que le reste des muscles ; leur tissu plus compacte s'oppose à leur dilatation ; elles conservent leur solidité & leur force. Mettez ces muscles en contraction, ils feront un violent effort pour prendre leur direction ; ils comprimeront fortement le corps de l'enfant qui s'y oppose : mais cette compression sera bien plus grande sur les parties qui répondront à ces traverses tendineuses, parce que chacune d'elles devant être regardée comme la terminaison de deux muscles & comme leur point fixe, l'effort par lequel elles se rapprocheront de la ligne droite d'où le corps de l'enfant les tient éloignées, sera composé de l'action de deux muscles. A cet effort excef-

ſif, joignez la ſolidité de ces traverſes tendineuſes, & il vous ſera facile, Madame, de les comparer à des cordes qui, par des ſecouſſes violentes, ſeroient appliquées ſur les bras & ſur les jambes d'un enfant: il n'eſt pas douteux qu'il n'en réſultât des compreſſions ſur la peau, ſur les muſcles & ſur les os du corps tendre de cet enfant. Ces compreſſions y dérangeront en même-tems, & dans des points correſpondans, la diſpoſition des vaiſſeaux, la diſtribution du ſuc nourricier, & laiſſeront des impreſſions qui dans la ſuite ne pourront s'effacer.

Si vous doutiez, Madame, que ces muſcles dont j'ai eu l'honneur de vous parler, puſſent produire une compreſſion ſi violente, rappellez-vous que dans une perſonne foible qui eſt dans un accès de vapeurs la

convulsion de ces muscles résiste à l'effort de plusieurs personnes réunies.

Mais, pourriez-vous me dire, Madame, si la structure de ces muscles est telle qu'ils puissent faire d'aussi fortes compressions, pourquoi cet accident est-il si rare, qu'à peine on puisse en compter deux exemples ? Je pourrois vous faire la même question en supposant le pouvoir de l'imagination : ces accidens seroient plus fréquens, si l'imagination pouvoit les produire. Mais je répons plus positivement, Madame, que la structure du muscle ne peut pas toujours produire le même effet, parce qu'il est très-rare que ces traverses tendineuses passent à la surface interne du muscle ; & cette précaution de la nature, si je puis m'exprimer ainsi, est une preu-

ve du danger auquel les enfans ſeroient expoſés dans le ſein de leur mere, ſi ces traverſes paſſoient conſtamment à la ſurface interne ; & qu'elles y fuſſent toujours auſſi apparentes, & auſſi compactes qu'elles le ſont extérieurement.

Après cette explication, Madame, il eſt facile de décider en quoi la vue du roué, & l'imagination de la mere qui en a été frappée, ont contribué à former ſur le corps de l'enfant ces contuſions & ces fractures. Tout ſe réduit à la convulſion de deux muſcles. Cette convulſion ne pouvoit-elle être excitée qu'à la vue de ce malheureux? La chûte d'un édifice, le bruit inopiné d'un coup de fuſil pouvoient produire le même effet. Ce n'eſt donc pas l'objet de la terreur, qui a déterminé la nature des impreſſions obſervées ſur le

corps de l'enfant ; c'eſt la contraction des muſcles, & la poſition de l'enfant : tout autre objet auroit pu dans les mêmes circonſtances produire le même accident. Vous voyez donc, Madame, que cet exemple qui en a tant impoſé au P. Mallebranche, ne prouve rien en faveur du pouvoir de l'imagination. Je ſuis, &c.

FIN.

APPROBATION.

J'Ai lu par ordre de Monſeigneur le Chancelier, un Manuſcrit intitulé : *Lettres ſur le pouvoir de l'Imagination des Femmes enceintes.* Cet Ouvrage mérite d'être rendu public. A Paris, ce 18. Mars 1745.

LE MONNIER.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien-amé HIPPOLYTE-LOUIS GUERIN Libraire à Paris, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au public un ouvrage qui a pour titre : *Lettres ſur le pouvoir de l'Imagination des Femmes enceintes*, s'il Nous plaiſoit de lui accorder nos Lettres de Permiſſion pour ce néceſſaires. A ces cauſes, voulant favorablement traiter ledit Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer ledit ouvrage en un ou pluſieurs volumes, & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années conſécutives, à compter du jour de la date deſdites Préſentes. Faiſons défenſes à tous les Libraires-Imprimeurs, & autres perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance ; à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele ſous le contre-ſcel des Préſentes ; que l'impétrant ſe conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. Qu'avant de les expoſer en vente, le manuſcrit ou imprimé qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur Dagueſſeau Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre

Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, le Sieur Daguesseau, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel est notre plaisir. Donné à Versailles le trentieme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil sept cens quarante-cinq; & de notre Regne le trentieme, Par le Roi en son Conseil.

Signé, SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Numero 436. *fol* 377. *conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du* 28. *Février* 1723. *A Paris, le* 11. *Mai* 1745.

Signé, VINCENT, *Syndic*.



